

LES AMIS DU CHATEAU ET DU MOULIN  
DE TALCY



TALCY  
DANS LA DROLE DE GUERRE

1939-1940

## Talcy pendant la drôle de guerre

Nous avons choisi, cette année, d'évoquer Talcy pendant cette période allant du 2 septembre 1939 (déclaration des hostilités) jusqu'à la mi-juin 1940 (début de l'occupation allemande).

La guerre de 1939-40 est presque absente du registre des délibérations de la commune. Il n'y a pas grand-chose non plus dans les archives municipales, à part quelques documents concernant la réquisition des terres de Mauvoy et les envois de colis aux prisonniers de guerre.

Il a donc fallu solliciter les témoignages de ceux qui ont vécu cette époque.

Comme souvent, en pareil cas, on a attendu trop longtemps : beaucoup de témoins ont disparu parmi les grandes personnes de 1939. Les enfants d'alors, ceux qui avaient au moins 7 ans, se souviennent plus ou moins.

Quel que soit l'âge, d'ailleurs, les témoignages sont fragiles. Le temps qui passe a gommé beaucoup de détails et la mémoire de chacun est sélective.

On a pu constater que deux personnes ayant vécu le même événement n'en conservent pas le même souvenir... ce qui permet de combler leurs lacunes respectives !

Grâce à la bonne volonté de tous, il a été possible d'évoquer les moments essentiels de cette période noire pour tenter de les transmettre aux générations suivantes.

Il est bien regrettable de n'avoir, à part deux ou trois anecdotes, que si peu de renseignements sur la guerre de 1870-71, telle que l'ont vécue à Talcy nos grands-parents, alors enfants, et leurs familles !

En lisant ces quelques pages, nos petits-enfants pourront être mieux informés sur la vie quotidienne à Talcy entre 1939 et 1940.

C'est le but que nous nous sommes fixés : il serait bien dommage que ces souvenirs ne soient pas transmis. Même s'il ne s'agit pas d'actions d'éclat, ils en valent la peine car ils représentent ce qu'a vécu la population de la France d'alors, celle qu'on n'appelait pas encore la « France profonde » et que nul ne songeait à regarder « au fond des yeux » !

Lucienne Méha

## Septembre 1939

En 1934, le service militaire passe de 12 à 14 mois puis bientôt à 18 mois.

En 1937, les appelés resteront deux ans sous les drapeaux.

En 1938, l'Allemagne ayant envahi l'Autriche, tout le monde a tremblé devant la menace de guerre. L'Angleterre et la France ont protesté mais en signant les accords de Munich le 30 septembre 1938, Chamberlain et Daladier ont capitulé devant Hitler.

Le soulagement est de courte durée et dès les premiers mois de 1939, tout le monde dit qu'on va avoir la guerre.

A Paris, fin août, la tension est à son comble. On organise l'évacuation des femmes et des enfants vers la province à l'aide de trains spéciaux. Bon nombre de lignes d'autobus sont supprimées, le trafic du métro est réduit. Dans les mairies, on commence la distribution des masques à gaz et la défense passive se met en place (réverbères bleuis, bandes de papier collés sur les vitres, rondes des surveillants qui repèrent les fenêtres éclairées)

A Talcy, quelques réservistes ont déjà été rappelés. Les permissionnaires ont vu leur "perm" écourtée. Tout le monde écoute anxieusement les nouvelles peu rassurantes diffusées par la T.S.F. et on se dépêche de finir la moisson avant le départ des hommes que l'on pressent imminent.

Le vendredi 1er septembre, c'est l'invasion de la Pologne par l'Allemagne. Cette fois, on n'y coupera pas...

Vers 17 h, roulement de tambour devant la forge, on se précipite. Le garde-champêtre Armand Menon, que tout le monde appelle Bounoum, après avoir appuyé comme à l'habitude son vélo au pignon de la maison



Laroche, déplie son papier et annonce la mobilisation générale à compter du lendemain. Un bref coup de baguette puis, sans autre commentaire, il replie son papier, reprend son vélo et s'en va publier la nouvelle à Morée.

Tout le monde est atterré... mais pas étonné. On s'y attendait et si on essaie bien de dire que la mobilisation n'est pas la guerre, il faut avouer que personne n'y croit.

La mobilisation va toucher une quarantaine d'hommes dans la commune dont les plus âgés sont nés en 1898 et par conséquent anciens combattants de la dernière guerre. Si certains, comme Désiré Menon ou Maurice Hardillier sont partis depuis une semaine, d'autres devront attendre: ce sont les détenteurs d'un fascicule bleu qui doivent rester dans leurs foyers en attendant qu'on fasse appel à eux. Mais beaucoup doivent rejoindre leur corps " immédiatement et sans délai " au premier jour de la mobilisation.

Le samedi 2 septembre, c'est dans Talcy le grand branle bas. Tout le village est dans la rue pour assister au départ. A midi, la camionnette d'Albert Rétif emmène à la gare de Mer René Hardillier, Marc Silly et Fernand Rentien. Ce dernier n'a pas ou n'a plus son livret militaire mais il tient à partir comme les autres. Nous saurons plus tard qu'à un capitaine rencontré dans le train il déclare "mon capitaine, je n'ai pas mes papiers mais si vous me trouvez de l'embauche, je suis prêt à vous suivre". Celui-ci lui conseille alors de se rendre à la caserne d'Orléans où il faut croire qu'on a régularisé sa situation puisqu'il n'est pas rentré à Talcy.

Partout, les hommes trouvent la même pagaille. A la caserne de Sens, René, Marc et Henri Lubineau (du Noyer) s'entendent dire : "Revenez demain". Ils se réfugient dans un café : les hommes sont couchés sur le billard, sous les tables. Comme il fait beau, ils préfèrent dormir à la belle étoile. Ils s'installent donc, roulés dans leurs couvertures au bas d'un petit perron de trois marches mais le trottoir n'est pas large... Soudain, la porte de la maison s'ouvre. Une dame demande ce qu'ils font là : "Vous

savez, Madame, c'est notre lit" La brave femme, qui a son fils mobilisé dans la marine à Toulon, les fait rentrer, leur prépare à souper. Après avoir dormi dans un lit et bu le café le lendemain matin, ils reçoivent un demi-litre de "goutte" . - Ah ! on l'a remerciée, la bonne femme, t'entends ben !

Pendant ce temps, à Talcy, il faut d'abord se dépêcher de rentrer les dernières avoines. Le dimanche 3 septembre, l'après-midi, nous sommes en train de décharger une voiture sous le hangar chez Antoinette, lorsque quelqu'un (mais qui ?) vient nous dire : "Cette fois, ça y est, la guerre est déclarée". En effet, l'ultimatum adressé à l'Allemagne expirait à 17 h...

Cécile Lonqueu, qui se trouvait alors dans le bourg, se souvient être rentrée précipitamment à la Sixtre, bouleversée par l'affiche qui venait d'être placardée. Personne ne peut dire si le tocsin a sonné.

Raymond Noulin qui faisait office de bedeau étant mobilisé, peut être Monsieur le Curé Perly, très respectueux des traditions , l'a-t-il sonné lui même...

Le lendemain ou le surlendemain il faut conduire à Mer les chevaux réquisitionnés et puis il faut s'habituer à la situation et s'organiser au mieux pendant que les hommes sont au front.

Les gars de Talcy sont nombreux en Alsace, aux environs de Wissembourg et de Bruckmuhl. Quelquefois ils se rencontrent. Roger Laroche se souvient d'une pleine gamelle de ragoût de boeuf dont René Chambolle et Raoul Breton l'ont régalé alors qu'il leur rendait visite à la roulante où ils étaient cuistots.

Quant à René Hardillier, grâce à son permis, il conduit une chenillette. "J'avais, dit-il aujourd'hui, un mousqueton mais les balles, je les attends encore !" Car le matériel est vieux , incomplet et l'équipement laisse fortement à désirer. On occupe les hommes tant bien que mal . René se souvient d'une marche forcée de 46 km près du Ballon d'Alsace, sous une pluie battante. "J'avais un copain accroché à chaque bras ! ". Le lieutenant

savez, Madame, c'est notre lit" La brave femme, qui a son fils mobilisé dans la marine à Toulon, les fait rentrer, leur prépare à souper. Après avoir dormi dans un lit et bu le café le lendemain matin, ils reçoivent un demi-litre de "goutte" . - Ah ! on l'a remerciée, la bonne femme, t'entends ben !

Pendant ce temps, à Talcy, il faut d'abord se dépêcher de rentrer les dernières avoines. Le dimanche 3 septembre, l'après-midi, nous sommes en train de décharger une voiture sous le hangar chez Antoinette, lorsque quelqu'un (mais qui ?) vient nous dire : "Cette fois, ça y est, la guerre est déclarée". En effet, l'ultimatum adressé à l'Allemagne expirait à 17 h...

Cécile Lonqueu, qui se trouvait alors dans le bourg, se souvient être rentrée précipitamment à la Sixtre, bouleversée par l'affiche qui venait d'être placardée. Personne ne peut dire si le tocsin a sonné.

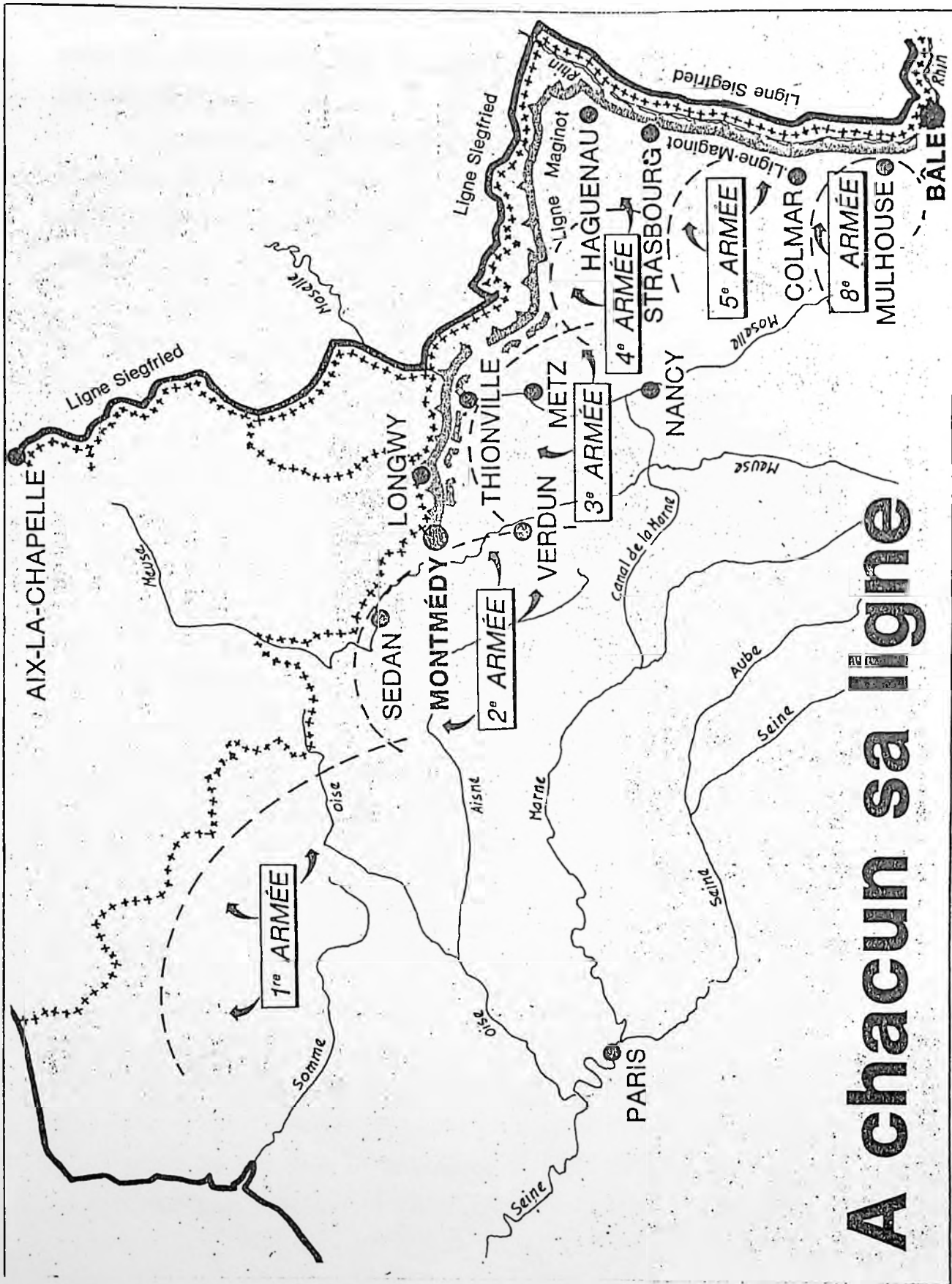
Raymond Noulin qui faisait office de bedeau étant mobilisé, peut être Monsieur le Curé Perly, très respectueux des traditions , l'a-t-il sonné lui même...

Le lendemain ou le surlendemain il faut conduire à Mer les chevaux réquisitionnés et puis il faut s'habituer à la situation et s'organiser au mieux pendant que les hommes sont au front.

Les gars de Talcy sont nombreux en Alsace, aux environs de Wissembourg et de Bruckmuhl. Quelquefois ils se rencontrent. Roger Laroche se souvient d'une pleine gamelle de ragoût de boeuf dont René Chambolle et Raoul Breton l'ont régalé alors qu'il leur rendait visite à la roulante où ils étaient cuistots.

Quant à René Hardillier, grâce à son permis, il conduit une chenillette. "J'avais, dit-il aujourd'hui, un mousqueton mais les balles, je les attends encore !" Car le matériel est vieux , incomplet et l'équipement laisse fortement à désirer. On occupe les hommes tant bien que mal . René se souvient d'une marche forcée de 46 km près du Ballon d'Alsace, sous une pluie battante. "J'avais un copain accroché à chaque bras ! ". Le lieutenant





AIX-LA-CHAPELLE

Ligne Siegfried

Meuse

1<sup>re</sup> ARMÉE

Somme

Oise

SEDAN

MONTMÉDY

LONGWY

Aisne

2<sup>e</sup> ARMÉE

Marne

VERDUN

METZ

THIONVILLE

3<sup>e</sup> ARMÉE

canal de la Marne

NANCY

PARIS

Seine

Aube

Meuse

4<sup>e</sup> ARMÉE

STRASBOURG

HAGUENAU

5<sup>e</sup> ARMÉE

COLMAR

8<sup>e</sup> ARMÉE

MULHOUSE

BÂLE

Rhin

Ligne Siegfried

Ligne Maginot

Ligne Siegfried

Ligne Maginot

A chacun sa ligne

colonel se décide enfin à faire ramasser ceux qui ne peuvent plus marcher par des camions.

Et il y a aussi les chicanes que l'on dresse sur les routes pour faire obstacle aux chars. Il faut scier les sapins à 1,50 m de haut et se mettre à deux pour le faire "Ah, fallait-il être animal pour faire un boulot pareil !".

Avec les interminables parties de belote en attendant l'ennemi qui, répète-t-on, "n'osera pas attaquer", tout cela c'est la drôle de guerre !

## Talcy s'installe dans la guerre

Pour beaucoup, la guerre c'est l'absence du mari ou du fils et cela représente, outre une inquiétude quotidienne, de grosses difficultés dans la vie de tous les jours.

Les moyens de communication sont réduits. La télévision n'existe pas. Seuls, quelques foyers possèdent un poste de T.S.F.. La majorité des habitants de Talcy n'est renseignée que par le journal local (la Dépêche du Centre) qui publie en première page le communiqué du Grand Quartier Général et par de rares journaux hebdomadaires comme Match ou le Pèlerin. Quelques femmes sont abonnées au Petit Echo de la Mode qui publie plus de recettes de cuisine et de modèles de tricots que d'articles d'actualité.

Le téléphone, on ne le trouve qu'au bureau de poste, et l'on n'utilise les télégrammes toujours très brefs (plus il y a de mots, plus on paie cher) que pour annoncer les mauvaises nouvelles (décès, enterrements).

Le seul moyen pour communiquer avec les soldats c'est la correspondance. Alors, on va acheter chez l'épicière, Madame Jolivet qui a succédé à Mélie, un bloc de papier quadrillé sur lequel on écrira les nouvelles de la famille et du pays avec une plume «Sergent-Major» trempée dans un encrier car il n'y a ni crayon-bille, ni crayon-feutre et le stylo est encore très souvent un luxe.

L'adresse du soldat reste mystérieuse : numéro du régiment, numéro de la batterie suivis de la mention Secteur Postal n°.... ce qui fait qu'on ignore où se trouve le destinataire à moins qu'il n'arrive à le faire deviner dans ses réponses. L'écrire en toutes lettres est interdit et la

censure veille. Il arrive en effet que l'on reçoive des missives qui ont été ouvertes par l'autorité militaire pour vérification.

Les lettres des soldats, elles, sont souvent écrites au crayon à papier ou au crayon-encre car il n'est pas toujours facile pour les expéditeurs d'avoir sous la main un encrier. Plus de timbres, il suffit d'écrire dans le coin de l'enveloppe F M (franchise militaire).

Non seulement, on écrit beaucoup aux soldats mais encore on leur envoie des colis. Ces paquets bénéficient de tarifs spéciaux (5,50 F pour 2 à 3 kg, 3 F pour 1 à 2 kg). Les femmes qui touchent les allocations militaires peuvent expédier un colis de 2 kg gratuitement une fois par mois. Mais ces allocations ne sont versées qu'aux familles de salariés (7 F par jour et majoration de 4,5 F par enfant à charge) et à Talcy, peu de gens en bénéficient, les cultivateurs ne sont pas salariés.

Pour remplir ces colis, on se met à faire des gâteaux, des pains d'épices, dont les journaux publient les recettes et surtout, les femmes tricotent. Il se trouve que l'hiver est exceptionnellement froid. Sur la ligne Maginot, "les soldats sont enfoncés dans la neige", dit René Hardillier et Roger Laroche se souvient de cette neige qui gèle, dégèle puis regèle, transformant le sol en patinoire pendant des semaines. Donc, chaussettes, gants, pulls, passe-montagne sont les bienvenus. Jamais Madame Jolivet n'a vendu autant de pelotes de laine ... kaki, bien entendu.

Mais les femmes ne font pas que tricoter. Elles ont la responsabilité des exploitations agricoles et si certaines sont aidées par un père ou un beau père, d'autres apprennent à mener les chevaux et à aller en charrue. Dans les maisons où il reste plusieurs chevaux, on en prête souvent un à celles qui en ont eu un réquisitionné. On s'entraide comme on peut et on fait ce que l'on peut.

Dans l'ensemble, la vie à Talcy est modifiée par la guerre mais pas complètement bouleversée. Les structures sont restées en place : le maire, le curé, le facteur, trop âgés, ne sont pas mobilisés, l'instituteur ne

partira qu'en février 1940. Les artisans continuent à exercer leur métier. S'il n'y a plus de maçon (Michel Grillon est mobilisé) ni pour un temps de bourrelier (René Chambolle rentrera en mars 1940) Louis Cochet remplace son gendre à la forge, Raphaël Laroche répare toujours les toits, Louis Marquenet le ferblantier continue à raccommoder marmites et seaux et l'on peut toujours aller ferrer les roues chez Laco le charron. L'épicerie, les deux cafés sont ouverts. Quant à la boulangère Lucette Bigot, elle a remplacé son mari et met elle-même la main à la pâte avec l'aide d'un jeune mitron et aussi l'aide de sa belle-mère qui est venue de Saint Léonard tenir la boutique. Seul changement : il n'y a plus de tournées et les gens des "fermes" doivent venir eux-mêmes chercher leur pain à la boulangerie.

## Un projet inattendu

En date du 20 novembre 1939, un ordre de réquisition émanant de la 1<sup>ère</sup> Région Aérienne parvient au maire de Talcy.

Cette réquisition concerne des terrains non bâtis composant la section F du cadastre de Talcy (n° 31 à 76 - n° 168 à 187 - n° 204 à 236) situés à la Butte de Mauvoy, aux Grands Champs, aux Voyales, au Chemin Haut et à la Fosse Mardelle.

Il est en effet question de créer à cet endroit un terrain d'aviation sur les communes de Talcy et de la Chapelle-Saint-Martin (section A n°19 à 71 - n°166 à 218).

A Talcy, cela va "geler" plus de 110 ha de terres appartenant à 25 propriétaires différents. Parmi ceux-ci, beaucoup sont eux-mêmes exploitants, tels que Rémy Nouvellon, Georges Terrier, Louis Leroux. D'autres ont affermé leurs terres ; ainsi Alexandre Mégret est le fermier de M. Morineau-Moyer de Blois.

Par cette réquisition, les ayant-droit cèdent à l'Etat (Ministère de l'Air) l'usage temporaire des terrains dont ils ont la propriété ou la jouissance (loi de juillet 1938 sur l'organisation de la Nation en temps de guerre).

En attendant la prise de possession effective et si elle n'a lieu qu'après la maturité des récoltes, les exploitants seront autorisés à les enlever mais, dès le 20 novembre 1939, il leur est interdit de modifier la surface au sol "par labours ou autres façons".

Lorsque Mégret apprend cela, lui dont la majeure partie des terres est concernée, il se dit qu'il n'a pas intérêt à rester à Mauvoy et il s'empresse de résilier son bail pour la Toussaint 1940.

Mais les choses traînent ... En mars 1940, toujours rien de neuf, en mai non plus, Les Allemands sont entrés en Belgique. Il est bien évident qu'un terrain d'aviation ne sera jamais créé sur la Butte de Mauvoy.

En septembre 1940, le préfet écrit que la levée de la réquisition fait l'objet de pourparlers entre l'Administration et les autorités d'occupation mais qu'il y a lieu de surseoir à la reprise de ces terrains jusqu'à décision finale.

Une semaine plus tard, la Feldkommandantur de Blois envoie un avis informant la maire que le terrain est immédiatement rendu à la culture, que les champs couverts de mauvaise herbe doivent être fauchés immédiatement et qu'une vérification aura lieu sous huit jours. Au cas où rien n'aurait été prévu, c'est en blé qu'il faudra ensemençer cet automne.

Il reste donc à se mettre à l'ouvrage et aussi à constituer des dossiers pour obtenir des indemnités compensant la privation de jouissance, l'immobilisation du matériel et la perte de récoltes. Cette constitution ne se fera que beaucoup plus tard , en 1942, et Dieu seul sait quand les malheureux exploitants toucheront leur argent !

Mais pour Alexandre Mégret qui, s'il s'était moins pressé, aurait fort bien pu rester à Mauvoy, il est trop tard.

Il a signé sa résiliation de bail et son propriétaire cherche de nouveaux exploitants.

Ce sont les époux Blin, de Brévainville, qui vont s'installer à Mauvoy dès l'automne 1940 et qui achèteront quelques années plus tard les terres de M. Morineau-Moyer.

C'est ainsi qu'à quelque chose, malheur est bon. La réquisition inutile des terres de Mauvoy est la cause de la présence de Gisèle Lonqueu née Blin parmi nous.

## Les lilas et les roses

O mois des floraisons mois des métamorphoses  
Mai qui fut sans nuage et Juin poignardé  
Je n'oublierai jamais les lilas ni les roses  
Ni ceux que le printemps dans ses plis a gardés

Je n'oublierai jamais l'illusion tragique  
Le cortège les cris la foule et le soleil  
Les chars chargés d'amour les dons de la Belgique  
L'air qui tremble et la route à ce bourdon d'abeilles  
Le triomphe imprudent qui prime la querelle  
Le sang que préfigure en carmin le baiser  
Et ceux qui vont mourir debout dans les tourelles  
Entourés de lilas par un peuple grisé

Je n'oublierai jamais les jardins de la France  
Semblables aux missels des siècles disparus  
Ni le trouble des soirs l'énigme du silence  
Les roses tout le long du chemin parcouru  
Le démenti des fleurs au vent de la panique  
Aux soldats qui passaient sur l'aile de la peur  
Aux vélos délirants aux canons ironiques  
Au pitoyable accoutrement des faux campeurs

Mais je ne sais pourquoi ce tourbillon d'images  
Me ramène toujours au même point d'arrêt  
A Saint-Marthe Un général De noirs ramages  
Une villa normande au bord de la forêt  
Tout se tait L'ennemi dans l'ombre se repose  
On nous a dit ce soir que Paris s'est rendu  
Je n'oublierai jamais les lilas ni les roses  
Et ni les deux amours que nous avons perdus

Bouquet du premier jour lilas lilas des Flandres  
Douceur de l'ombre dont la mort farde les joues  
Et vous bouquets de la retraite roses tendres  
Couleur de l'incendie au loin roses d'Anjou



## Mai qui fut sans nuage et juin poignardé...

Malgré ce qu'a écrit Louis Aragon, Mai 1940 ne fut pas sans nuage, même si le ciel restait immuablement bleu...

Le 10 mai, c'est la fin de la drôle de guerre. Finis les communiqués qu'on lisait presque machinalement : "Tout est calme sur l'ensemble du front."

C'est le 10 mai que les armées allemandes envahissent la Belgique puis les Pays-Bas et le Luxembourg. Le 11, elles franchissent les Ardennes, le lendemain elles sont devant Sedan.

Désormais, tout va très vite : le 15, la Hollande capitule, le 17 Saint-Quentin est occupée, le 20 c'est le tour d'Arras, Amiens, Abbeville. Le 28, capitulation de la Belgique. La bataille fait rage à Dunkerque. Le 5 juin, offensive allemande sur la Somme puis sur l'Aisne.

La guerre se rapproche de plus en plus. Les réfugiés affluent dans notre région. Depuis bien des jours, des attelages du Nord et des Ardennes défilent sur les routes. Certains s'arrêtent dans la commune. Ils y resteront et feront même inscrire leurs enfants à l'école.

Le dimanche, à la grand-messe, il y a beaucoup de gens inconnus parmi l'assistance.

Une circulaire ordonne la fermeture des classes car "il faut rendre les locaux scolaires disponibles pour les besoins présents". Tous les écoliers de France se retrouvent donc en vacances anticipées. A Talcy comme ailleurs...

La jeune institutrice qui remplace Monsieur Amboise depuis le début de 1940, la "demoiselle aux hannetons" ( les gars, qui lui en faisaient voir, en fourraient dans ses poches) met la clef sous la porte le 14 juin.

Telle une tornade, la guerre-éclair est passée. Elle ne nous a pas fondoyés. Il s'agit de réparer les dégâts.

**0.50**  
 5<sup>e</sup>  
 ÉMIL ARAUZI, 11015-11017  
 GUYOTVILLIERS

**LA DÉPÊCHE**  
 DU CENTRE  
 A TOULON, 4, rue de la Préfecture (Téléphone 1131) - La suite du Report  
 SAMEDI 25 MAI 1940

L'action du triumvirat Reynaud-Weygand-Pétain produit déjà les effets escomptés.  
 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13-14

# APRES ET DURS COMBATS SUR la ligne Valenciennes-Cambrai-Arras

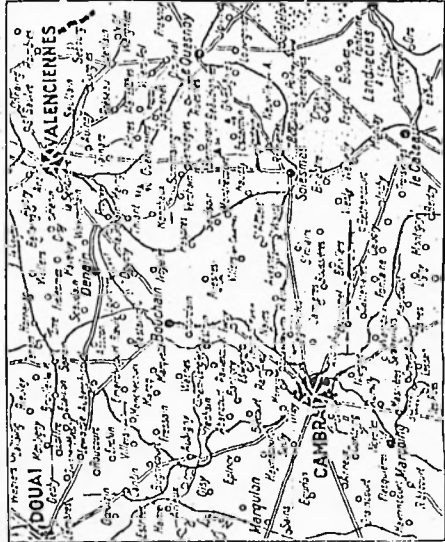
où les armées franco-britanniques ont accroché furieusement le gros des troupes allemandes

**SUR LA SOMME, NOS FORCES CONSOLIDENT LEURS POSITIONS**

Au sud de Sedan, une nouvelle attaque déclenchée par l'ennemi a échoué



Dans les salons militaires français on se souvient que, peu de temps après la chute de Sedan, les troupes allemandes ont tenté de franchir la Somme. Les combats ont été très meurtriers. Les troupes franco-britanniques ont tenu bon. Les troupes allemandes ont subi de lourdes pertes. Les troupes franco-britanniques ont consolidé leurs positions.



Si l'Amérique permet au sanglant Hitler de détruire la France et l'Angleterre, on écrira en lettres de honte l'épithète de son impuissance et de sa disparition

declare l'ancien secrétaire du Président Wilson

Sir Samuel Hoare est nommé ambassadeur à Madrid

Après avoir déclaré, au cours de sa conférence de presse, que l'Amérique ne se laisserait pas entraîner à la guerre, le Président Wilson a déclaré, dans un discours prononcé à la Chambre, que l'Amérique ne se laisserait pas entraîner à la guerre.

« Chaque fois que les Roches passaient, nous plongeions la tête dans la rivière »

Nous sommes restés là jusqu'au soir. A la nuit, après avoir traversé le carionnement des Fribes... nous voilà !

TELLE EST L'ODYSSÉE DE L'ÉQUIPAGE D'UN CHAR LÉGER ATTEINT DANS LES LIGNES ALLEMANDES PAR UN PROJECTILE DE GROS CALIBRE, ET QUI AVAIT ÉTÉ PORTÉ DISPARU



Ce vendredi 14 juin au soir, ordre de la préfecture : évacuation immédiate sur le chef-lieu de canton où des camions doivent prendre les enfants de plus de 13 ans et les mobilisables.

Une heure plus tard, nouvelle information : tous les mobilisables doivent se rendre à Romorantin. Il faut préciser qu'on n'a jamais pu retrouver par la suite d'où émanaient ces ordres. Cinquième colonne ?? \*

On essaie donc d'obtenir plus de renseignements à la gendarmerie de Marchenoir. Les gendarmes sont déjà partis.

L'affolement gagne la population et beaucoup se préparent à évacuer. Un incident éclate à Morée. Il paraît qu'un "espion" fait des signaux lumineux. Raphaël Laroche emprunte la carabine de Camille Villette et, avec quelques autres, se précipite à la recherche de l'espion... sans succès. Il pourrait s'agir d'un réfugié cherchant quelque chose à l'aide d'une lampe électrique. Pourtant Louis Bignon se souvient qu'on a parlé de fusée éclairante. Cinquième colonne ?? \*

Cette même nuit, des coups violents ont été frappés dans les volets à Josnes et à Beaugency. "Sauvez-vous, les Boches sont à Meung-sur-Loire" C'est faux, ils n'arriveront que trois jours plus tard. Cinquième colonne ?? \*

C'est peut-être cette nuit là que les habitants de Morée réveillés par le bruit se lèvent pour voir défiler des chevaux conduits par des soldats français. L'armée se replie et un officier confirme "C'est la déroute".

Le samedi, loin de se calmer, la folie collective s'intensifie. Les gens partent massivement. Au pont de Muides, les embouteillages sont impressionnants.

Aux réfugiés, se mêlent des soldats en camion, à bicyclette ou à pied. C'est véritablement la débâcle. Chacun cherche à se tirer d'affaire. Ces soldats qui fuient vont se débarrasser bien souvent de leurs uniformes et "emprunter" les costumes civils qu'ils trouveront dans les armoires ouvertes à tous vents et qui leur permettront d'éviter la captivité.

Ce vendredi 14 juin au soir, ordre de la préfecture : évacuation immédiate sur le chef-lieu de canton où des camions doivent prendre les enfants de plus de 13 ans et les mobilisables.

Une heure plus tard, nouvelle information : tous les mobilisables doivent se rendre à Romorantin. Il faut préciser qu'on n'a jamais pu retrouver par la suite d'où émanaient ces ordres. Cinquième colonne ?? \*

On essaie donc d'obtenir plus de renseignements à la gendarmerie de Marchenoir. Les gendarmes sont déjà partis.

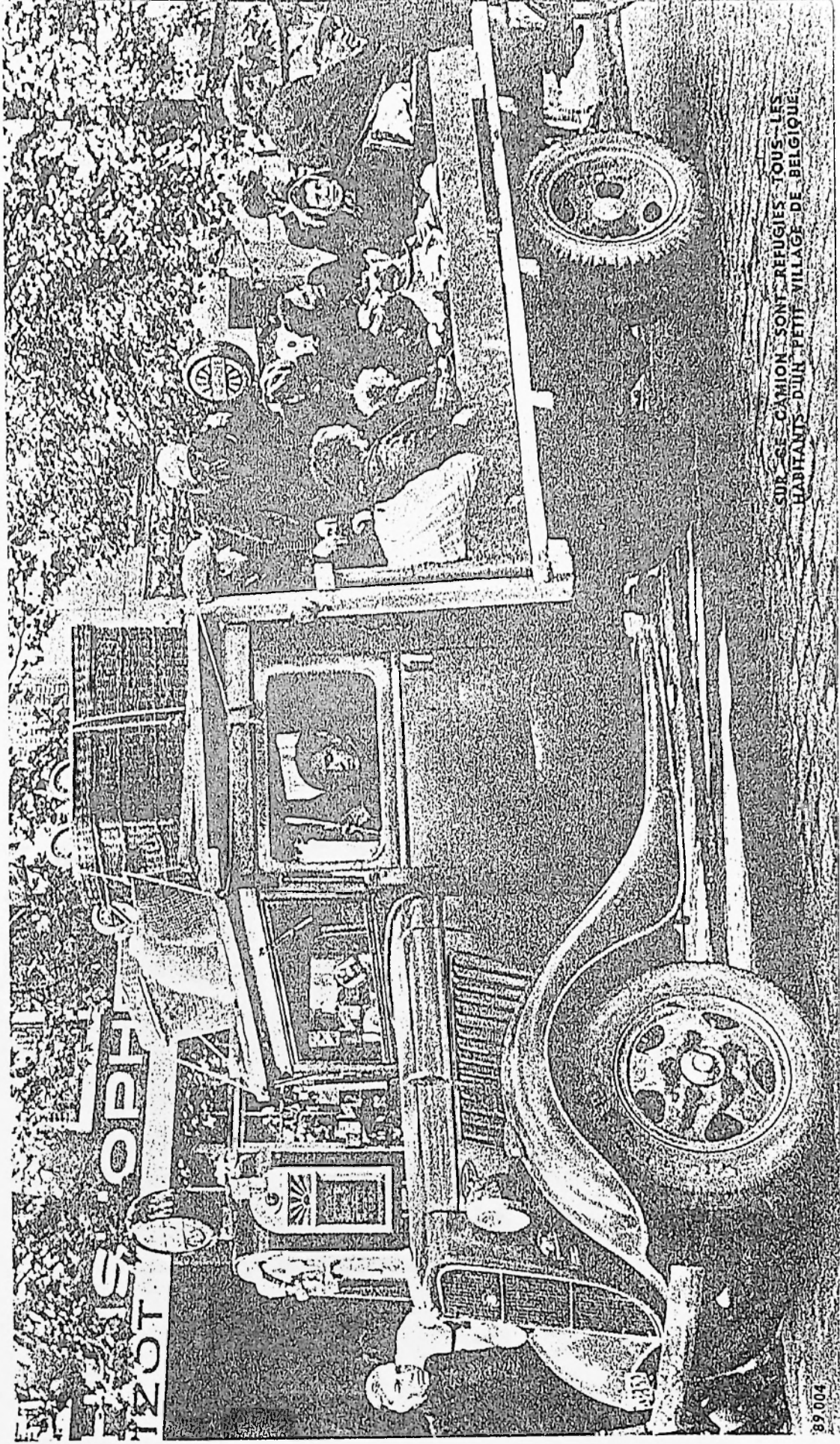
L'affolement gagne la population et beaucoup se préparent à évacuer. Un incident éclate à Morée. Il paraît qu'un "espion" fait des signaux lumineux. Raphaël Laroche emprunte la carabine de Camille Villette et, avec quelques autres, se précipite à la recherche de l'espion... sans succès. Il pourrait s'agir d'un réfugié cherchant quelque chose à l'aide d'une lampe électrique. Pourtant Louis Bignon se souvient qu'on a parlé de fusée éclairante. Cinquième colonne ?? \*

Cette même nuit, des coups violents ont été frappés dans les volets à Josnes et à Beaugency. "Sauvez-vous, les Boches sont à Meung-sur-Loire" C'est faux, ils n'arriveront que trois jours plus tard. Cinquième colonne ?? \*

C'est peut-être cette nuit là que les habitants de Morée réveillés par le bruit se lèvent pour voir défiler des chevaux conduits par des soldats français. L'armée se replie et un officier confirme "C'est la déroute".

Le samedi, loin de se calmer, la folie collective s'intensifie. Les gens partent massivement. Au pont de Muides, les embouteillages sont impressionnants.

Aux réfugiés, se mêlent des soldats en camion, à bicyclette ou à pied. C'est véritablement la débâcle. Chacun cherche à se tirer d'affaire. Ces soldats qui fuient vont se débarrasser bien souvent de leurs uniformes et "emprunter" les costumes civils qu'ils trouveront dans les armoires ouvertes à tous vents et qui leur permettront d'éviter la captivité.



SUR CE CAMION SONT REFUGIES TOUS LES HABITANTS D'UN PETIT VILLAGE DE BELGIQUE

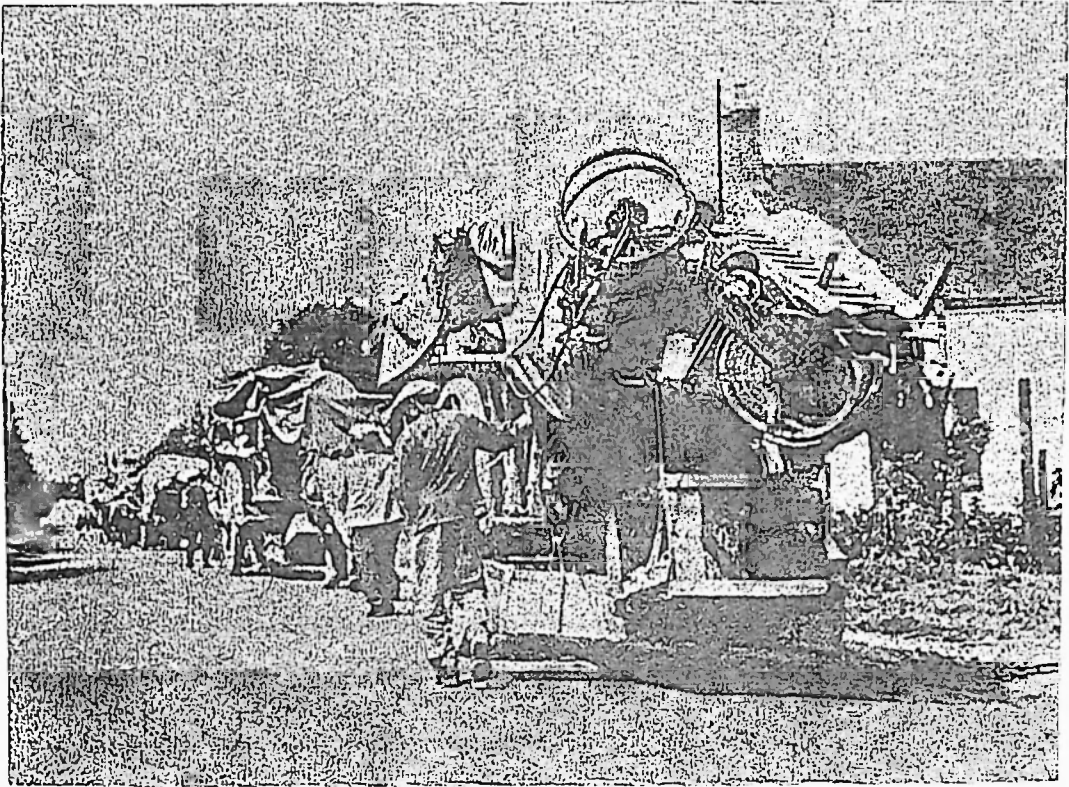
Au bourg, il restera une partie de la population. Ce n'est pas le cas à Morée où tous sont des cultivateurs en activité disposant d'un moyen de transport : leurs chevaux.

Dans le cas où faute de plusieurs conducteurs, il faut choisir entre l'auto et les chevaux, ce sont ceux-ci qu'on emmène. On n'abandonne pas ses chevaux. C'est déjà bien assez de devoir lâcher les vaches, les cochons, les poules et les lapins dans la nature. A Morée, le dimanche 16 à midi, il ne reste plus que trois familles, celles de Louis Leroux, Kléber Champenois et Emile Villette. Elles vont partir ensemble. Tous les autres ont déjà évacué, quelquefois en véritables convois : ainsi, Henri Mestivier avec sa femme, ses enfants et son vieux père de 89 ans auxquels se sont joints René Rabier, sa femme et sa fille ainsi que la famille Fesneau.

Quant à Joseph Bignon, parti un peu plus tôt, il n'a que le temps de revenir d'Huisseau-sur-Cosson à vélo pour libérer ses vaches laissées à l'étable et repartir juste à temps avant que le pont ne saute.

Plus les gens partent tard, plus vite ils rentreront, rattrapés par l'ennemi à peu de distance de chez eux. Ainsi, la famille de Louis Leroux, apercevant les motos allemandes dans la côte de Villeberfol, près de Conan, rebrousse chemin dès le mardi 18 : un exode de 48 heures qui n'empêche pas de trouver les armoires vidées. Les réfugiés ont bu et mangé, la table est pleine de vaisselle sale ... L'automobile a disparu mais la chienne laissée dans la grange avec ses petits y est encore !

La famille Mestivier mettra plus longtemps à revenir. Réfugiés à Pellevoisin , près de Buzançay, il leur faut attendre qu'on puisse passer le Cher à Saint-Aignan sur un pont de bateaux puis aller faire le tour par Beaugency dont le pont n'a pas sauté. L'auto n'ayant pas voulu démarrer, les pillards l'ont laissée sur place et le chien à vaches, terrifié, est réfugié sous le lit d'où il ne veut plus sortir.



CONVOI DE REFUGIES SUR LES ROUTES DE SOLOGNE.

Fernand Lonqueu a juré qu'il ne quitterait pas la Sixtre. Ses fils sont partis à bicyclette avec d'autres garçons de Talcy pour rejoindre, selon les ordres, Romorantin. Sa femme, sa fille et lui se trouvent à l'abri à la Sixtre, à l'écart des grandes routes. Mais c'était sans compter sur les grands-parents retirés à Mer qui veulent absolument qu'on les emmène de l'autre côté de la Loire. Impossible de les faire changer d'avis. Le bombardement de Mer le dimanche 16 au matin n'arrange pas les choses. Finalement la famille Lonqueu décide d'emmener les grands-parents puis de revenir. Ils n'iront pas plus loin que Billy et on ne peut remonter le flot des réfugiés à contre courant.

De toute façon, on court le risque d'être mitraillés, mêlés à des soldats français réfugiés là, épuisés et sans armes. Lorsque les motocyclistes allemands arrivent Cécile, tellement fatiguée et qui dort dans le fossé, ne les entend même pas. Il n'y a plus qu'à rentrer en faisant le tour par Beaugency. Le spectacle est désolant : chevaux morts et voitures renversées sur les bas-côtés de la route. Que va -t-on trouver en arrivant ?

La Sixtre est restée sous la garde de Gilbert, ancien vigneron devenu journalier dont l'esprit est un peu dérangé. Ses gestes désordonnés, ses paroles incohérentes font peur aux réfugiés qui préfèrent passer leur chemin. Gilbert, pendant ces trois jours, a donc fait boire les chevaux et distribué du grain aux poules. Maintenant, il faut récupérer les moutons et les vaches lâchées dans les blés déjà "hauts comme la table" et ramasser les centaines d'oeufs pondus depuis trois jours !

Quand on a remis un peu d'ordre, on va jeter un coup d'oeil à Villiers où les maîtres des lieux ne sont pas encore rentrés. Comme ils sont partis avec leurs chevaux, ils ont camouflé l'auto dans un énorme tas de trèfle au milieu d'un champ. Les vaches s'en donnent à coeur-joie dans la luzerne et, toutes portes ouvertes, le cochon paraît avoir élu domicile dans la salle à manger, près du piano ! Là aussi, il y aura, comme partout, beaucoup de choses à remettre en ordre.



Antoinette Hardillier, elle, se trouve confrontée à un double problème. Non seulement elle doit emmener sa belle-famille mais sa belle-soeur va mettre au monde, d'un jour à l'autre, son quatrième enfant. De plus Antoinette qui a appris tant bien que mal à conduire un peu toute seule, un peu avec son mari et son beau-frère pendant les permissions, vient juste de décrocher son permis et ne se sent pas très expérimentée. Il est vrai qu'en ce moment il n'est pas question de battre des records de vitesse !

Elle s'embarque donc le 15 juin pour Maves d'où elle repartira avec sa belle-mère, sa belle-soeur et les trois enfants de celle-ci, Andrée 4 ans, Michelle 3 ans et Claude 2 ans. Embouteillage monstre à partir de Villebarou jusqu'au pont de Blois. Les gens gesticulent et barrent la route : "Ne passez pas, le pont va sauter !". Mais à cause de l'arrivée imminente du bébé, il y a urgence et c'est protégée de la foule par un gendarme (?) sur le marchepied que la famille se retrouve de l'autre côté du pont.

Le petit Bernard a eu le bon goût d'attendre le 22 juin pour naître à Luçay-le-Mâle, près de Valençay, chez une tante où la famille a trouvé refuge mais pas question de rentrer aussitôt. Antoinette va donc revenir seule à Talcy et retournera chercher tout le monde début juillet. Un problème supplémentaire : se procurer de l'essence... Elle obtient des bons à la Kommandantur du Plessis-l'Echelle et le retour va pouvoir avoir lieu le 4 ou le 5 juillet, juste avant la mise en place définitive des formalités pour passer la ligne de démarcation.

La passerelle qui permet d'emprunter le pont de Blois vient d'être terminée, très étroite et sans parapet. Les passagers sont tout aussi effrayés par ces planches instables que par le spectacle des ruines de la ville qu'on découvre en arrivant.

Peu à peu tout le monde finira par rentrer. Lucette Bigot qui est partie avec sa fille de 7 ans et sa belle-famille se réfugie chez les parents



A TALCY, il n'y a guère que la famille de Maxime Leroux qui soit partie à pied. Ceux qui n'avaient pas de moyens de transport sont restés là.

de son mitron à Souesmes revient au bout d'une dizaine de jours et se remet à faire le pain.

Germaine Grillon partie avec André 6 ans chez sa soeur à Vineuil n'ira pas plus loin que Mur-de-Sologne avant de revenir à Talcly attendre le retour de son époux.

Combien d'autres encore pourrait-on citer ! Mais la palme de l'exode-éclair revient certainement à Maxime Leroux qui, accompagné de sa fille et de ses trois petits-enfants s'est embarqué à pied avec son "diable" Rattrapés près de Mulsans par les Allemands, ils ont naturellement aussitôt rebroussé chemin : un trajet aller et retour d'une vingtaine de kilomètres !

\* Ce terme est emprunté à la guerre d'Espagne. En 1936, quatre colonnes franquistes assiégeaient Madrid mais ce sont les partisans de Franco infiltrés dans la ville qui permettent sa conquête par un lent travail de démoralisation. C'est ce qu'on a appelé la cinquième colonne.

# IL N'EST QUE DE TENIR car nous sommes sûrs de gagner la guerre

(DE L'UN DE NOS DERACTEURS  
PARLEMENTAIRES)

Mer après-midi dans les couloirs de la Chambre on commentait avec une confiance raisonnée la situation militaire. La reprise de Cambrai, donnée comme certaine, fixait les idées, mais on se rendait compte qu'une bataille de cette étendue et de cette intensité pourrait, étant donnée la mobilité et la puissance du matériel engagé, comporter des flux et des reflux.

Comme c'est l'armée du Nord qui opère dans cette région, on disait que les Allemands à qui on avait parlé d'un million d'hommes encerclés, déchanteraient terriblement en apprenant quel coup dur le général Weygand pouvait porter à l'ennemi avec un instrument de cette force entre les mains. Et ce n'est que le commencement du redressement par un stratège de génie, d'une situation compromise par une quantité laquée d'erreurs, d'imprudences et de négligences. Il était vraiment temps qu'une main plus ferme saisit les leviers de commande.

Plusieurs députés nous ont confirmé ce qu'on a dit du but de ces randonnées accomplies très en avant des grés par les patrouilles motorisées ennemies. Elles font de la reconnaissance, et elles jettent la panique parmi les populations dans le but d'encombrer les routes et de les rendre ainsi inutilisables pour les renforts français.

Le général Duval dans son commentaire quotidien s'est étonné avec juste raison que les entrées des villages n'aient pas été barrées comme elles l'étaient au début de la dernière guerre, jusque par exemple aux abords immédiats du Havre.

## Les exploits de la 5<sup>e</sup> Colonne

On parlait aussi beaucoup des exploits de la cinquième colonne dont M. Rion, député de l'Ardèche, citait quelques exemples troublants. Comment expliquer que le maire d'une ville importante de l'Alsace ait reçu par téléphone l'ordre d'évacuer sa ville, des camions devant venir enlever la population à une heure donnée.

Les habitants se résignent et se rassemblent mais des camions annoncés, pas de nouvelles. Le maire se décide à téléphoner à la préfecture d'où on lui répond qu'il n'y a

jamais eu d'ordre d'évacuation de sa commune.

Ce sont là des faits qui ne doivent rien à l'imagination, car si nous voulions relater tous les bobards qui courent, colportés le plus souvent par des évacués, nous n'en finirions pas.

## Une ligne de défense solide

Tout cela heureusement appartient au passé. Chaque jour et pour ainsi dire chaque heure qui passe précise et consolide notre ligne de résistance qui, en partant de la mer est d'abord constituée par la vallée large et marécageuse de la Somme, dont nous tenons tous les points de passage. De la Somme le front rejoint l'Aisne et Attigny, qui a été violemment bombardé par l'artillerie ennemie et sur l'Aisne.

Ce gros bourg rendu fameux dans l'histoire par la soumission de Villain, avait déjà été détruit pendant la dernière guerre, comme la petite ville voisine de Bethel, laquelle est sur un autre point de passage de l'Aisne.

## Nous sommes sûrs de la victoire

Mais pour le moment, les ruines matérielles comptent peu. La seule chose qui doive retenir notre attention et affermir nos courages c'est que nous avons des troupes admirables qui sont bien commandées. Le général Weygand nous a prouvé la victoire si chacun de nous faisait son devoir avec une énergie franche. Le gouvernement, de son côté, a déjà sanctionné certaines défaillances. Le moment est venu pour notre pays de réaliser la guerre aussi bien à l'arrière qu'à l'avant.

La Chambre des Communes en accordant hier au gouvernement les pleins pouvoirs a accompli une véritable révolution dans ce pays si attaché à sa tradition libérale.

De leur côté les Dominions accentuent leur coopération à la défense de l'Empire britannique et en Amérique nombreux sont ceux qui envisagent la cession aux alliés d'avions en service dans l'armée américaine. Il n'est donc que de tenir car nous sommes sûrs de gagner la guerre d'usure.

Pierre DEVILLE.

Comment pouvait-on écrire de telles phrases le 25 mai 1940 ?

## Le chien du maréchal.

Depuis le début de la guerre, Albert Rétif est mobilisé dans le Train des Equipages en Alsace. Puis, au printemps, au moment de la naissance de son troisième enfant (un petit garçon qui ne vivra que quelques heures) il est envoyé comme affecté spécial à l'usine d'armement de Salbris.

A Talcy, la forge n'a jamais cessé son activité car le beau-père d'Albert, Louis Cochet, qui aidait son gendre avant la guerre, retravaille maintenant à plein temps.

Lorsqu'il s'agit d'évacuer, impossible de le faire en auto : Louis ne sait pas conduire. La voiture restera donc au garage. Le fermier d'Auteuil, Raphaël Préteseille met de bon coeur à la disposition du maréchal un cheval et une voiture. Le temps de rassembler quelques affaires et voilà la famille sur la route : Jeanne, ses parents, et ses deux filles, Arlette 7 ans et Claudette 2 ans.

On a laissé les poules, les lapins à la garde du chien. On a fermé les portes de la boutique et de la maison et comme les autres, on est parti.

Le but est de passer la Loire mais, renonçant à franchir le pont de Muides, Louis Cochet dirige son attelage vers Blois où l'encombrement est à son comble. Il pousse donc un peu plus loin vers l'ouest jusqu'à Chambon-sur-Cisse... Mais les Allemands arrivent, il est donc inutile de continuer.

Après avoir passé là une petite semaine, en attendant de voir la tournure que vont prendre les événements, la famille Rétif s'engage sur le chemin du retour. Ils ne sont qu'à une quarantaine de Km de chez eux et n'ont même pas quitté le département !

On retrouve la forge en bon état, les outils sont en place, il n'y a pas eu de pillage.

Mais la maison, dont la porte a été fracturée, est dans un désordre extraordinaire : livres de comptes, factures, reçus, papiers de toutes sortes éparpillés partout. L'armoire a été vidée de son contenu. On retrouve nappe et serviettes en boule jusque sous le lit. Beaucoup de choses ont disparu sans parler de la petite boîte contenant collier et bague que Jeanne avait oubliée sur la cheminée dans l'affolement du départ !

Les poules, on les récupérera plus tard... Quant au chien laissé dans la cour, il avait fini par rattraper ses maîtres au bout de quelques kilomètres puis il s'était égaré et on ne l'avait plus revu.

Bien des années plus tard, un homme arrive à la forge et il raconte : en juin 1940, il a trouvé un chien épuisé au bord de la route. Abandonnant les deux camarades qui fuyaient avec lui à vélo, il s'est occupé de la pauvre bête et l'a emmenée avec lui. Cela l'a retardé et empêché de rejoindre les deux autres. Il a donc échappé au bombardement qui les a tués un peu plus loin. Il s'est attaché au chien qui lui a ainsi sauvé la vie et n'a pas eu le courage de s'en séparer. Mais maintenant le chien est mort et il vient rapporter son collier à ses anciens maîtres...

En 1940, la forge reprendra assez vite son activité car Albert Rétif, comme Roland Bourgoïn, est un des premiers mobilisés à rentrer à Talcy. Obligé par sa profession à avoir des contacts avec les occupants qui sont là en juillet, il n'a pas de difficultés à cohabiter avec eux. Le maréchal allemand ne demande pas qu'on ferre leurs chevaux, il fait lui-même le travail. Il faut seulement attendre qu'il ait terminé pour pouvoir disposer ensuite du marteau et de l'enclume.

d'après les souvenirs de Jeanne Rétif de Talcy.

## Exode en deux temps .

Rien ne se passant pendant les six premiers mois de la guerre, quelques lycées parisiens rouvrent leurs portes au troisième trimestre. Mes parents rentrent à Paris après les vacances de Pâques et moi, je continue ma seconde (commencée au Cours Secondaire de Blois) au lycée Henri IV.

De cette période, je me souviens de l'obligation de toujours circuler avec son masque à gaz, sous peine d'amende si on ne l'a pas en bandoulière. En cas d'alerte, obligation aussi de descendre dans l'abri le plus proche (sur les portes des immeubles, de petites affiches indiquent le nombre de places disponibles dans la cave).

Le matin du 10 mai, très tôt les sirènes se mettent à hurler : nous saurons plus tard qu'il s'agit de l'entrée en Belgique de l'armée allemande. A partir de cette date, la situation se dégrade très vite. Les alertes deviennent de plus en plus fréquentes de nuit comme de jour. On entend les tirs de D.C.A et il est prudent de ne pas rester dehors car des petits morceaux d'obus tombent du ciel...

Au lycée, on nous fait descendre à l'abri dans les vestiaires situés au sous sol et la surveillante générale vient nous demander de ne pas parler, de ne pas trop bouger pour que notre respiration soit au ralenti et consomme moins d'oxygène !

Bientôt déferlent sur Paris les réfugiés belges. Au lycée ils sont hébergés dans les dortoirs de l'internat qui n'a pas été rouvert depuis septembre 1939. C'est un spectacle désolant que celui de ces femmes et ces enfants assis au soleil dans les cours et devant qui nous devons passer à l'heure de la sortie. Ils sont démunis de tout... Nous avons l'impression d'être à côté d'eux des privilégiés et c'est insupportable... Nous allons

trouver la surveillante générale pour lui demander ce que l'on peut faire, pour se rendre un peu utiles. Mais nous n'aurons pas le temps d'organiser quoi que ce soit. Ce sera bientôt le tour des Parisiens de se trouver dans la même situation que les Belges.

Je crois que c'est le 10 juin que nous avons quitté Paris en taxi, ma mère, mon frère et moi car mon père, fonctionnaire, ne pouvait partir sans autorisation. Il n'y a pas grand monde sur la route, il fait un temps superbe, toutes les glycines sont en fleurs; Du côté d'Etampes (à Angerville peut-être ?) il y a des premières communiantes dans la rue. Notre chauffeur, sympathique et bavard, n'éprouve aucune appréhension pour son retour dans la capitale mais il est trop optimiste. Il a dû mettre des heures pour rentrer... car, quelques heures après notre départ, tout Paris se jetait sur les routes .

Pour l'instant, on ne se croirait pas en guerre et pour nous, ce n'est pas vraiment l'exode. Nous avons tout laissé à la maison mais nous savons où nous allons et nous savons que nous retrouverons un autre "chez nous" où nous ne manquerons de rien.

Cette nuit-là, un avion va tourner au dessus de Talcy pendant des heures. Le bruit du moteur indique qu'il s'agit d'un avion ennemi.. Je finis par m'endormir et je rêve d'un bombardement qui me réveille : c'est tout simplement le cheval du voisin qui donne des coups de pied dans le mur mitoyen entre son écurie et notre maison.

Ce n'est que le surlendemain que nous voyons arriver mon père avec mon oncle Tronçon, ma tante et leur fils Lucien. Quel soulagement pour tous !

En effet, peu après notre départ, mon père avait été averti qu'il pouvait quitter Paris... malheureusement trop tard pour prendre le taxi ! Que faire ? Pour se rendre à Charenton où habitaient mon oncle et ma tante plus de métro, plus d'autobus. Il s'y est donc rendu à pied pour les trouver prêts à partir avec une vieille camionnette prêtée. Elle va emmener tout le



monde à Talcy après des heures interminables d'embouteillages, une nuit à la belle étoile et quelques mitraillages. Ma tante Cécile est au bord de l'épuisement total à leur arrivée mais le principal, c'est que tout le monde soit là.

Il faut donc s'organiser en famille. La camionnette poussive a eu du mal à venir jusque là. Il faut trouver autre chose. Mon oncle Albert cherche... et trouve la belle traction neuve de Roger Mestivier, dont le propriétaire est mobilisé. Son oncle Eugène ne sait pas conduire. Il ne veut d'ailleurs pas partir. "Prends-là, dit-il à mon oncle, prends-là avant que les Allemands ne la prennent et ramène-là si tu peux". Ainsi ma tante pourra voyager plus confortablement.

Nous, on emprunte la gerbière d'Antoinette qui part de son côté en auto. Mais le cheval reste à l'écurie, réservé pour la famille d'Emile Hardillier si elle se décide à s'en aller. Mon père demande l'aide de Camille Leroux qui parle de partir aussi mais en auto et qui prête volontiers Samson, un cheval blanc pas toujours docile. Il reste à charger la voiture, à l'aménager avec des perches sur lesquelles on pourra tendre une bâche en cas de pluie. On n'en aura pas besoin, il continue de faire très beau et chaud. Se joindront à nous Alphonse Pineau, sa femme Georgette, soeur de ma tante Cécile, leur belle-fille et leur petite-fille ainsi que la grand-mère Pineau qui a 82 ans. Ils ont leur cheval et leur propre voiture.

Dans la nôtre avec mes parents et mon frère prendront place Suzanne Vaudour et ses deux petites filles, Michèle 4 ans 1/2 et Jacqueline qui n'a que 13 mois. Mon cousin Lucien suivra à bicyclette et moi aussi sur le vélo de René Hardillier, un beau vélo neuf à changement de vitesse qui sera ainsi soustrait au pillage.

Cependant, avant de partir, mon père qui a laissé à Paris une cave bien garnie, tient absolument à enterrer ses bouteilles de la cave de Talcy sous l'allée qui traverse le massif de framboisiers. Une fois la terre bien tassée par dessus et des repères plantés ça et là, difficile de deviner

où sont couchées les bouteilles. " Autant que les Boches n'aurent pas " selon l'expression habituelle. Nous ne boirons ce vin qu'à la fin de la guerre !

Donc le samedi matin, le convoi s'ébranle... Mais tant de voitures passent, se dirigeant vers Mer et le pont de Muides que les hommes décident de gagner celui de Blois par des petites routes plus tranquilles. Donc, direction Blois par Mauvoy, Villexanton, La Chapelle-St-Martin, Mulsans, Marolles, Fossé. Jusque là nous sommes presque seuls mais cela ne dure pas. Pour éviter l'affluence sur les routes qui mènent à Blois, nouvelle décision : nous passerons la Loire plus loin. En attendant, nous filons (si l'on peut dire) sur St Sulpice et gagnons Molineuf. Nous espérons être hébergés chez Rémi et Berthe Cochereau des cousins de la famille Laroche qui sont vigneron. Arrivés là, nous constatons que les Cochereau sont partis. La maison est fermée mais l'étable est ouverte et la vache est dans le pré. Georgette va la traire, au moins nous aurons du lait. Après avoir mangé les restes du repas du midi, on s'installe pour la nuit la famille Pineau dans l'étable avec la petite Nicole couchée dans la mangeoire. Suzanne et ses deux filles trouvent asile chez une voisine et peuvent ainsi dormir dans un lit. Le reste de la troupe campe dans la gare désaffectée de l'ancien tramway juste devant la maison Cochereau. Il fait très chaud. Dans la nuit, un bruit de tonnerre nous réveille : c'est le bombardement de Blois qui fait tout trembler autour de nous. Des avions passent à faible altitude. Nous saurons plus tard qu'il s'agit bien de Blois. Naturellement il n'est pas question de se rendormir. Le lendemain matin dimanche 16, nous voilà en route pour Herbault. Nous mettons la matinée pour y parvenir, il y a un monde fou sur la route qui traverse les bois, des avions tournent dans le ciel, on entend quelques explosions. Il vaut mieux quitter au plus vite ce secteur malsain : facile à dire mais difficile à faire, on n'avance pas et il faut

absolument aller à Herbault pour le ravitaillement. Sur la place principale, c'est une extraordinaire pagaille. Il faut faire la queue pour avoir de l'eau, pour acheter du pain et de la charcuterie. On s'aperçoit que nous n'avons pas d'assiettes pour faire manger plus commodément les enfants. La charcutière nous en vend deux ou trois... Un peu plus loin, arrêt pour déjeuner puis en route pour Santenay. On avance au pas. A Santenay, il faut trouver un campement. On nous indique un grenier plein de foin où on accède par une échelle extérieure. Nous passons la nuit alignés dans la "mangeaille" et arrivons à dormir un peu malgré une chaleur étouffante et les innombrables "faucheux" qui nous courent sur la figure.

Départ le lendemain matin, toujours dans l'intention de passer la Loire. Le pont le plus proche est celui d'Amboise mais voilà que surgit un convoi militaire. C'est vraiment l'armée en déroute qui défile devant nous. Quelques hommes prennent le temps de nous renseigner, de nous dire que tout le monde s'en va et que les Allemands suivent.

Pas question de se faire mitrailler au milieu de tous ces soldats que les avions peuvent repérer facilement. Une fois encore, le passage de la Loire est remis à plus tard.

On s'arrête pour déjeuner à Autrèche. Une vieille demoiselle Melle Angèle, couturière, accueille autour de sa table les enfants et leurs mères. Le reste de la troupe s'installe devant sa maison. Il fait toujours très beau. Soudain on entend par une fenêtre ouverte un poste de T S F qui diffuse l'appel du Maréchal Pétain : "c'est le coeur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat".

Le coeur serré, nous l'avons tous mais nous sommes en même temps soulagés. La guerre va finir...

Les hommes, anciens combattants de 1914-18 laissent couler leurs larmes. Et comme dans les moments les plus tristes, il y a toujours quelque chose de comique, voici que surgit un voisin de Melle Angèle, hurlant, vociférant, gesticulant parce que Lucien a ouvert une de ses niches

pour caresser les lapins ! Comme s'il n'y avait pas d'autres chats à fouetter dans un moment pareil ! Néanmoins, Lucien se fait secouer puis nous repartons non vers le sud (ce n'est pas la peine de passer la Loire) mais vers l'ouest pour trouver un endroit où se loger pour la nuit. Ensuite on avisera.

Après avoir passé Auzouer, Villedômer, nous arrivons à Crotelles : on nous indique une ferme abandonnée où nous pourrions nous installer. On dispose les matelas, on prépare de quoi manger. Tout est calme dans cette maison entourée de vastes prairies.

Je crois que c'est le lendemain que Gisèle Pineau et moi allons chercher du pain au bourg... Au retour, rencontre de notre premier Allemand... qui nous demande la route de Chateaurenault. Lui avons-nous seulement répondu ? En tout cas, c'est avec les jambes coupées, la gorge sèche et le coeur battant que nous revenons le plus vite possible pour dire "les Boches sont là". A ce moment, la grand-mère Pineau, 82 ans, qui ne parle jamais, se lève péniblement et se met à chercher quelque chose . On lui demande ce qu'elle veut : " Ma canne, donnez-moi ma canne, et mon fichu, qu'ils ne me prennent pas pour une jeune fille". La pauvre femme avait sûrement des souvenirs de l'arrivée des Prussiens en 1870 !

Nous avons dû plier bagages le 22 juin et rentrer à Talcy le lendemain. Impossible de se souvenir où nous avons fait halte au retour. Ni Suzanne ni moi, n'en avons la moindre idée ! Arrivés à Talcy, nous constatons que la maison de Suzanne n'a pas été pillée, la nôtre non plus. Nous avons eu beaucoup de chance car tout le monde ne peut en dire autant. Suzanne a pu défaire ses bagages et ranger le bleu de travail de son mari qu'elle avait emporté par précaution au cas où elle l'aurait rencontré pour lui permettre de quitter son uniforme.

Ce bleu, il le remettra le 1er septembre suivant pour conduire Michèle, dont c'est la première rentrée, à l'école. En effet, prisonnier en Alsace où il était infirmier à l'hôpital de St Dié, Camille Vaudour a quitté cet

hôpital lorsqu'en eurent été évacués tous les blessés et les malades et est arrivé à Talcy le 31 Août.

Nous aussi, nous nous sommes réinstallés. Les matelas ont été remis en place et le rouleau de toile que ma mère avait absolument tenu à emporter a servi plus tard à faire six draps qui sont aujourd'hui dans l'armoire et que nul n'usera jamais tellement ils sont rudes ! De vrais draps d'avant guerre !

d'après les souvenirs de Suzanne Vaudour de Talcy et  
de Lucienne Méha de Tavers.

## Un tragique épisode.

Verneuil-sur-Avre, début juin 1940 : l'ordre d'évacuation de la population civile est donné. Bernard Duveau, étant mobilisé, sa femme Suzanne est seule avec ses trois enfants, Thérèse 7 ans, Michel 5 ans et Maurice né le 10 mai. Elle demande à un voisin de bien vouloir la conduire à Talcy où sa cousine de la Basse-Cour pourra l'accueillir. Olga est seule aussi car son mari, Camille Villette, est mobilisé à Bourges.

Thérèse et Michel se font une fête de ces vacances inattendues. Il fait si beau ! Les foins vont bon train et quelle joie d'aller en brouette dénicher les oeufs avec les cousines !

Annie Goussay qui habite à Morée et vient tous les jours déjeuner chez sa tante Olga ( l'école n'a pas de cantine ) est fascinée par ce tout petit bébé qu'on couche, faute de mieux, dans le berceau de poupée de Ginette et Anita.

Hélas on parle bientôt d'évacuation et le samedi 15 juin, c'est le départ. Olga et ses filles prennent place dans la grande voiture chargée de tout ce qu'on peut emporter tandis que les grands-parents Duveau s'installent dans la tapissière, tous deux sur le devant, Suzanne et ses trois enfants sur la banquette arrière.

A Morée, on va prendre au passage Paul Villette et sa femme, beaux-parents d'Olga, Paulette, sa belle-soeur avec ses trois enfants, Annie 7 ans, Michel 6 ans et Micheline 4 ans ( Julien Goussay est mobilisé près du Havre )

Paul Villette ne voulait pas partir car sa femme, depuis une fracture du col du fémur l'année précédente, ne se déplaçait qu'avec difficulté. «Pars avec les enfants, nous garderons la maison» disait-il à sa fille.

Devant l'insistance de cette dernière, il avait fini par accepter de s'en aller. Ce samedi 15 juin, il conduit donc une grande voiture très chargée, sa fille en conduit une autre. Annie et Michel ont pris place dans la carriole avec leur grand-mère mais Micheline n'a pas voulu quitter sa maman.

Avec ceux de Talcy, cela fait un convoi de quinze personnes auxquelles se joignent des réfugiés des Ardennes arrivés il y a quelques temps à Morée et logés chez René Rabier.

L'intention première est de passer la Loire à Muides mais l'encombrement est tel qu'on décide de se diriger vers Blois par la route nationale, d'ailleurs tout aussi embouteillée.

Le samedi soir, on n'est arrivé qu'à Cour-sur-Loire où l'on campe tant bien que mal et l'on se remet en route le dimanche matin. Soudain des avions ( italiens, dit-on, car ils ont des cocardes et non des croix gammées ) se mettent à bombarder et mitrailler la route et la voie de chemin de fer qui lui est parallèle. Les voitures sont à ce moment là à la hauteur de Saint Denis-sur-Loire. Sauf la grand-mère Villette et ses petits enfants qui n'en ont pas le temps, tout le monde descend précipitamment. Vite, Paulette attrape la petite Micheline et se jette avec elle dans le fossé. Suzanne, son bébé dans les bras, veut traverser la route pour se mettre à l'abri sous un pommier. Une voix crie : " T'as pas le temps, Suzanne ! ". Elle se couche alors sur Maurice pour le protéger dans le fossé avec les autres. Les avions passent dans un fracas épouvantable...

Lorsque l'attaque a cessé, on se relève. Paul Villette est le seul à être blessé mais il l'est grièvement à la cheville et perd énormément de sang. Le cheval de la tapissière de la Basse-Cour a été frappé à mort entre les deux yeux. Un cheval de Morée est mort, l'autre ne vaut guère mieux. Quant au pommier de l'autre côté de la route, il a été déraciné par une bombe. La couverture qui enveloppait Micheline cinq minutes plus tôt dans la voiture est criblée d'éclats, la capote de la carriole aussi.

L'herbe foulée, la poudre, le sang dégagent sous le soleil une odeur inoubliable pour Thérèse qui la respirera de nouveau le 25 août 1944 lorsque sa mère sera mortellement blessée sous un même grand ciel bleu au moment de la libération de Verneuil-sur-Avre ( elle attendait alors son cinquième enfant ).

Un camion belge bourré de réfugiés s'arrête pour emmener Paul Villette accompagné de sa fille vers l'hôpital de Blois. Celui-ci est déjà évacué. On se dirige vers Amboise où le blessé est aussitôt amputé mais, ayant perdu beaucoup de sang, épuisé, il ne supporte pas l'opération et meurt à l'hôpital où règne une indescriptible pagaille.

A Saint-Denis-sur-Loire, deux autos se sont chargées de Suzanne et de ses enfants : la mère et le bébé dans l'une avec une valise de linge et dans l'autre, Michel et Thérèse à qui est confiée la mallette contenant les papiers de la famille ! Par miracle, ces deux voitures ne se perdront pas de vue. Suzanne et ses enfants passent sans doute la Loire à Blois avant de se retrouver à Poitiers puis à Maulévrier en Maine-et-Loire où le chef de famille, démobilisé à Odos, près de Tarbes, viendra les rechercher un mois et demi plus tard . Sur les lieux du drame, il a fallu abandonner les voitures privées de chevaux. Olga et sa famille s'entassent dans la grande voiture de la Basse-Cour tandis que la grand-mère Villette et ses trois petits enfants reprennent place dans la carriole dont le poney est aussi blessé mais sans gravité.

Ils parviennent ainsi à Blois puis, après avoir passé la nuit à Saint-Gervais, franchissent le Cher. Ils n'iront pas plus loin que Montrésor avant d'entreprendre le voyage de retour qui sera long et difficile : passage du Cher à Saint-Aignan sur un pont de bateaux et détour par Beaugency, le pont de Muides étant sauté.

Bien entendu, on ne retrouvera absolument rien des biens abandonnés dans les voitures sur le bas-côté de la route nationale.



On rentre à Talcy et à Morée sans rien savoir ni du grand-père ni de Paulette. Celle-ci, ayant quitté Amboise à pied, a fini par gagner Poitiers, accueillie chez son oncle qui la fera rapatrier par un réfugié d'Herbault à qui il procurera de l'essence, devenue introuvable !

A Morée, pour la grand-mère, l'attente, sans nouvelles ni des uns ni des autres, se prolonge. Peu valide, elle s'occupe néanmoins de ses petits-enfants et aussi des bêtes. On a ramené à l'étable les vaches qu'Annie est allée reconnaître parmi toutes celles du pays parquées dans un champ en attendant le retour de leurs propriétaires. La maison n'a pas été pillée mais les biens les plus précieux sont restés sur la route. Lorsqu'un avion passe, Annie court vite se cacher derrière la chaudière. Cependant la vie reprend, tant bien que mal.

Un beau jour, enfin, une voiture inconnue pénètre dans la cour. Les enfants, pétrifiés par la surprise, en voient descendre leur maman. Annie entend alors sa grand-mère murmurer : " Mon Dieu, elle est tout en noir, il est mort ! "

Paul Villette fut, Dieu merci, l'unique victime civile de Talcy pendant l'exode. Son destin qui l'avait fait naître à Chatellerault en 1870 à cause de la guerre l'a fait mourir à Amboise en 1940 pour la même raison.

D'après les témoignages d'Annie Gentils de Sérès et de Thérèse Peigné de Mitry-Mory qui n'ont gardé aucun souvenir l'une de l'autre !

Qu'elles soient remerciées d'avoir bien voulu évoquer ces tristes moments.

## L'odyssée des motorisés

Parce qu'ils étaient plus rapides, ils sont allés plus loin que les autres mais ils n'avaient pas prévu les difficultés du retour.

Camille Leroux, maire de Talcy, a bien l'intention de partir avec ses chevaux mais auparavant il lui faut réunir sa famille. En effet, si Marie Thérèse, pensionnaire au Cours Secondaire de Blois, est rentrée à la maison, (l'internat ayant fermé ses portes) Claude, lui, est toujours à l'E.P.S. de Saint Aignan. Son père décide donc d'aller le chercher. Voyage difficile car la route est déjà encombrée par les réfugiés, il revient d'ailleurs seul. L'école est vide car le directeur, pressé de s'en aller avec sa famille, a lâché ses internes dans la nature avec une seule consigne : se diriger vers le sud.

Pour tenter de retrouver rapidement Claude, plus question de partir avec les chevaux, on va prendre l'auto. C'est pourquoi le dimanche 16 au matin, la famille Leroux et la famille Pousset des Heaumes quittent Talcy à bord de deux automobiles qui n'ont pas de mal à doubler la longue file des voitures attelées qui attendent pour passer le pont de Muides.

A Saint-Aignan, quelques indices conduisent les voyageurs sur la route de Valençay puis, par un extraordinaire hasard, ils retrouvent dans la soirée celui qu'ils cherchaient dans un centre d'accueil près de Châteauroux.

La famille est au complet. Mr et Mme Leroux, leurs trois enfants, la grand-mère Leroux, les grands-parents Pousset et leur fille Renée. Après une nuit passée dans une grange, une seconde dans une briqueterie à Rochechouart, ils arrivent en Dordogne. Les gendarmes leur conseillent de ne pas aller plus loin " Il y a tellement de réfugiés plus bas qu'on n'arrive pas à ravitailler tout le monde ". Après plusieurs tentatives infructueuses

pour se loger, ils rencontrent le facteur d'Augnac qui met à leur disposition un local où il hébergeait jusque-là des Alsaciens repliés en Dordogne depuis le début de la guerre. Mais ceux-ci viennent de partir plus loin.

On s'installe donc. Les journées passent lentement. Chacun s'occupe comme il peut : le grand père jardine un peu chez une voisine, les garçons vont aider des fermiers proches. Camille Leroux se rend utile chez une maraîchère dont le mari n'est pas encore rentré. Le samedi, il faut préparer les bottes de carottes et les cageots de légumes pour le marché du lendemain. Le dimanche matin, on attelle le mulet à la carriole et en route. Quel ne serait pas l'étonnement des administrés du maire de Talcy, s'ils le voyaient vendre des carottes sur le marché de Saint-Pardoux !

Quant à Marie-Thérèse et sa tante, elles parcourent la campagne à bicyclette pour chercher du ravitaillement : des oeufs, du beurre, de l'épicerie au bourg voisin mais il ne s'agit pas de laisser les vélos sans surveillance. Le pays est plein de soldats qui filent vers le Midi et pour qui tous les moyens de transport sont bons !

Une seule distraction : aller aux champignons dans les forêts de châtaigniers.

Les jours passent, il y a de moins en moins de soldats français, on n'a pas vu un seul Allemand. On est très loin de la guerre et de la pagaille. La "moisson" du facteur est faite : elle a duré une demi-journée, juste le temps de rentrer les bottes dans son grenier.

Il est temps de revenir à Talcy mais comment ? On arrive bien à trouver de l'essence mais il faut obtenir les laissez-passer, ces fameux "ausweiss" qui permettront de franchir la ligne de démarcation. Depuis le début de juillet, le passage est très strict. Il y a des démarches à faire, des lettres qu'on écrit et qui restent sans réponse, des papiers manquants...si bien que ce n'est qu'au bout de sept semaines que la famille peut prendre le chemin du retour. Le 5 août, elle arrive à Talcy, où les bêtes ont été

soignées par Henriette Menon. Le charretier Raoul Hallard, parti bien moins loin et revenu bien plus tôt, a coupé les blés à la faucheuse-lieuse. Il reste maintenant à terminer la moisson.

Monsieur le Maire de Talcy retrouve ses fonctions, assurés en son absence par Alcina Gendrot que les Allemands avaient désigné comme maire par intérim. Des fonctions qui ne sont pas sans risque, puisque, quelque temps après, à la suite du vol des fusils déposés en mairie, Camille Leroux sera emprisonné à Blois pendant plusieurs jours.

Sept semaines, c'est long... mais il y a eu mieux encore !

Le samedi 15 juin, le burrelier Chambolle, voyant défiler tous ses clients sur la route, décide de partir aussi, et comme il vient d'être démobilisé, il n'a pas l'intention de rester là. Pour lui, pas d'autre moyen de transport que sa Delahaye qui consomme au moins 15 litres aux 100 km. Il n'emmène pas sa famille à l'aventure car son beau-frère Léon Andrieu possède une maison à Albi.

Donc, ce samedi il embarque avec armes et bagages sa femme, sa fille Simone et sa belle-mère Marie Noulon. Passage à Muides puis direction Limoges. C'est aux environs de Périgueux que la famille entendra l'appel du Maréchal Pétain. La voiture et le conducteur, peu habitués aux côtes, se comportent vaillamment et le 18, c'est l'arrivée à Agen où les attendent Madame Andrieu et ses deux fils Pierre et Robert arrivés de Blois par l'un des derniers trains. La Delahaye accueille donc trois voyageurs de plus et en route pour Albi ! Là, la guerre paraît bien lointaine. On s'occupe tant bien que mal. Chez Melle Laure, une modiste plus préoccupée de ses capelines que des événements, Simone apprend à faire des chapeaux. Mais son père ronge son frein. L'armistice est signé, il veut absolument rentrer et rouvrir sa boutique. Pour cela, il faut trouver de l'essence et réunir les papiers pour passer la ligne. Finalement, à force de chercher, il rencontre un capitaine qui, démobilisé, voudrait rentrer chez lui vers



RETOUR A SAINT-AIGNAN (passage du Cher, frontière de la zone libre)

Limoges mais n'a pas de moyen de transport. Arrangements pris, le capitaine fera la démarche pour les ausweiss et les bons d'essence et René Chambolle l'emmènera. Le projet finit par aboutir ; la Delahaye entreprend le voyage de retour sans faiblir et Mr Chambolle, après avoir déposé son passager, se retrouve au passage de la ligne. Mais impossible de laisser la voiture pour aller chercher un bidon d'essence. Il ne la retrouverait pas... Il avise alors une pauvre femme à vélo qui accepte avec reconnaissance qu'il l'emmène à Blois. En échange elle garde la voiture. Tout est bien qui finit bien mais le reste de la famille est toujours à Albi. C'est Léon Andrieu qui, démobilisé, se charge d'aller les chercher. Les trains circulent de nouveau et il arrive le 1er septembre avec tous les papiers nécessaires. Du moins le croit-il car il manque un cachet de la préfecture. Il repart donc à Blois pour revenir cette fois avec des papiers en règle et c'est le 15 septembre que toute la famille quitte Albi après y avoir séjourné pendant trois mois.

Personne à Talcy n'est allé aussi loin et n'a été aussi longtemps absent : la famille Chambolle a battu tous les records !

## Ceux qui sont restés.

Malgré les ordres, malgré la panique, beaucoup d'habitants de Talcy ne partent pas.

Il y a ceux qui ne peuvent s'en aller parce qu'ils n'ont ni chevaux ni voiture, parce qu'ils sont âgés ou malades, parce que personne ne peut les emmener.

Il y a aussi ceux qui ne veulent pas partir, préférant attendre les événements chez eux même si l'avenir est sombre.

Quant au curé de la paroisse, l'abbé Perly, ancien combattant de 1914-1918, il en a vu d'autres et refuse absolument de quitter Talcy tant qu'il y restera ne serait-ce qu'un seul habitant.

Il n'y a plus guère de personnes aujourd'hui ayant vécu ces journées de juin 1940 à Talcy car il s'agissait en majorité de gens déjà âgés qui ont maintenant tous disparu.

Cependant, Gisèle Hardillier, 10 ans à l'époque, peut témoigner : elle est un des très rares enfants qui ont vu les Allemands arriver à Talcy.

En effet, lorsqu'en septembre 1939, ordre est donné à Paris d'évacuer femmes et enfants, Gisèle et sa mère se réfugient chez les grands-parents Hardillier, tous deux octogénaires et en très mauvaise santé. La petite fille ira à l'école de Talcy pendant toute l'année scolaire jusqu'au mois de juin. Elle se souvient fort bien de cet hiver 39-40, de la mare gelée devant la maison et du grand froid qui régnait.

Madame Hardillier est originaire du Nord, région qu'on appelait en 1914-18, les territoires envahis.

L'occupation allemande, elle connaît... et lorsqu'il est question d'évacuation, elle est bien décidée à prendre la route. Mais comment, quand on n'a ni cheval ni voiture, deux vieillards à charge et une petite fille

de 10 ans ? Madame Hardillier ne se contente pas d'hésiter ni de réfléchir. Elle trouve quelqu'un pour lui prêter une voiture dans laquelle elle entasse ce qu'elle juge indispensable. Elle sait où trouver un cheval le moment venu. La voiture est en attente dans le passage près de la maison.

Cependant, les départs sont de plus en plus nombreux. La famille Chambolle quitte la bourrellerie et confie les clés à Madame Hardillier qui ne sait vraiment pas ce qu'il est mieux de faire. La boulangère est partie. C'est Monsieur le Curé qui fait le pain tant bien que mal. Qui lui a donc appris à pétrir et à se servir du four ? Pour lui qui, gazé de la Grande Guerre, s'essouffle si vite, cela ne doit pas être facile.

La famille Hardillier lui demande conseil et bien sûr, il trouve que c'est une folie de s'embarquer ainsi. Il s'efforce de persuader la mère de Gisèle de ne pas le faire. "Je vous promets, dit-il, de partir avec vous quand il le faudra vraiment, mais je serai le dernier. Je ne partirai que quand il ne restera plus personne".

Il sait bien que c'est impossible... Madame Hardillier se laisse convaincre et abandonne son projet.

C'est alors que des flots de réfugiés du Nord et de la région parisienne envahissent le pays et les maisons abandonnées par leurs occupants. Un véritable raz-de-marée ! Les gens sont énervés, certains pillent sans retenue. Histoire de voir si les dégâts ne sont pas trop considérables, le grand-père Hardillier, appuyé sur sa canne, s'en va chaque matin avec sa petite fille faire un tour chez Antoinette et René, ses neveux. Il y a dans la cour quantité de voitures, les réfugiés ont lâché tous les lapins. Le désordre est indescriptible, les portes ont été fracturées. Ne réussissant pas à ouvrir l'armoire à glace, on en a cassé le fond et on l'a vidée par derrière.

Madame Hardillier, elle, retrouvant les gestes de sa jeunesse, va traire les vaches de la Basse-Cour. L'oncle de Gisèle arrive de Paris avec sa famille. La maison est trop petite pour tout ce monde. Il s'installe donc



dans la maison Chambolle, ce qui évite à celle-ci d'être dévastée. Et voici les premiers Allemands... qui causent à Gisèle la plus grande frayeur de sa vie, une frayeur telle qu'elle se réfugie à la cave d'où elle refuse de sortir ! Ce sont des officiers fringants montés sur des chevaux superbes qui cherchent un cantonnement. Au château ? Ils en abandonnent le projet, il n'y a aucun confort, même pas l'électricité. Chez les Chambolle ? Oui, mais Cyrille Hardillier tousse... il tousse même de plus en plus fort, se souvenant qu'en 1870, les Prussiers fuyaient devant les affiches placardées sur les portes " Ici, Typhus ". Les Allemands de 1940 redoutent toujours autant la contagion. Finalement, ils quittent Talcy sans s'y attarder. Il y en a eu cependant pendant deux ou trois jours à la Basse-Cour, des soldats tout heureux de pouvoir boire du lait grâce à Madame Hardillier qui trayait les vaches.

Puis, les gens se mettent à rentrer.... lentement. Paul Hardillier, affecté spécial à Rennes, est de retour. Il ouvre la boutique du bourrelier et reprend là pour un temps son ancien métier. Ainsi les outils ne risquent pas de disparaître, les réparations urgentes des chaussures et des cartables sont assurées car la rentrée approche. Ce n'est que beaucoup plus tard que la famille Chambolle, réfugiée à Albi, pourra revenir à Talcy et retrouver sa maison intacte. Il n'en sera pas de même chez Marie Noulon, où les soldats allemands ont tout saccagé.

d'après Gisèle Grandgeorge, de Talcy.

## Le drapeau à croix gammée flotte à Talcy.

Les Allemands arrivent probablement à Talcy le 17 juin. Un relevé des "prises effectuées par les autorités d'occupation" conservé en mairie indique que l'occupant s'empare d'un cheval appartenant à Eugène Mestivier devant témoins, Maxime Leroux, Paul David et Henri Marquet. Autrement dit pour les gens de 1940, Maximanouël, Popo et Titgars ont vu emmener le cheval du Suin !

Le 20 juin, "ils" sont encore là puisque Madeleine Thomas-Villette déclare qu'on lui a pris un cheval, cette fois, il n'y a pas de témoin. Ce même jour, à Mauvoy enlèvement d'une 9 CV Citroën appartenant à Louis Breton et d'une vache chez Georges Terrier. Un même témoin pour ces deux vols : Alexandre Mégret.

Cette première troupe n'a pas dû rester bien longtemps sur place car, lorsque nous sommes nous-mêmes rentrés le 23 ou le 24 juin, il n'y avait plus d'occupants.

Début juillet, les premiers trains, encore rares, fonctionnent en direction de Paris. Mon père en profite pour regagner son poste, nous laissant à Talcy puisque ce sont les vacances scolaires.

Antoinette Hardillier est, elle aussi, rentrée, laissant dans l'Indre sa belle-famille qu'elle retournera chercher quand le bébé, né le 22 juin, sera un peu plus âgé. Seule, face à tous les dégâts faits pendant son absence, naturellement sans nouvelles ni de son mari ni de ses beaux-frères, elle n'est pas très rassurée dans cette maison dont les serrures ont été forcées.

Nous l'aidons de notre mieux à remettre les choses en place. Elle vient prendre ses repas et dormir chez nous. Le matin, elle se lève très tôt pour aller traire ses vaches. Un jour, ma mère, qui dort au rez-de-

chaussée entend la porte s'ouvrir peu après son départ. "Antoinette a dû oublier quelque chose" pense-t-elle. Elle n'a pas le temps d'en dire plus, aussitôt, s'encadrent dans la porte de la chambre deux grands diables en uniforme demandant dans un français très approximatif s'il y a une chambre disponible. Ma mère, pétrifiée au fond de son lit, parvient à répondre que oui. Salut militaire, claquement de talons, ils sont partis... Maman bondit hors du lit et se précipite pour tourner derrière eux la clé dans la serrure. Mais bientôt la porte est violemment secouée par les Allemands revenus sur leurs pas et voulant sans doute des précisions supplémentaires. Maman, qui a retrouvé ses esprits, refuse d'ouvrir et leur crie de revenir plus tard.

Quelques instants après, nous découvrirons que c'est une véritable invasion dans Talcy qui grouille d'uniformes verts !

Ironie du sort, c'est dans la maison Hardillier, dont les trois fils sont mobilisés, qu'ils vont installer la Kommandantur et bientôt le drapeau à croix gammée flotte au-dessus de la porte. Quel spectacle !

La cour est pleine du va-et-vient, des soldats qui installent leurs chevaux au fond, sous le hangar, en plaçant horizontalement les grandes échelles pour en faire des râteliers. On les retrouvera toutes rongées mais ce qu'on ne retrouvera pas, c'est le trèfle jaune qu'on avait eu tant de mal à rentrer avant le 15 juin avec l'aide d'Henriette Menon et que les chevaux allemands ont totalement dévoré !

Chez nous, loge le capitaine et chez Bérengère David le commandant. Lorsque les deux soldats chargés de trouver des chambres sont venus chez elle, la pauvre Bérengère a bien essayé de dire qu'il n'y avait pas de place "parce que, dit-elle, je dors mal, j'ai des rhumatismes, nous dormons chacun dans un lit" Mais l'Allemand a désigné l'alcôve au fond de la cuisine : « Vous, Madame, dormir là, avec votre mari ! » C'est ainsi que le commandant couche dans la "belle chambre" qui l'est vraiment

avec ses meubles bien cirés, ses rideaux de dentelle, sa grande glace au-dessus de la cheminée et sa pendule dorée.

Hélas, chez Bérengère, le petit coin n'est pas à la hauteur de la belle chambre. Le commandant cherche des W.C. plus corrects. Conduit par le capitaine, il vient visiter les nôtres... et les adopte, ce qui nous vaut sa visite quotidienne. Salut militaire, claquement de talons, l'officier traverse toute la maison pour se rendre au fond de la cour (en longeant l'allée des framboisiers !) Resalut et reclaquement de talons au départ.

Décidément, ce pauvre commandant a bien des problèmes car lorsqu'il arrive le matin dans la cour de la Kommandantur, il lui faut, pour entrer dans la maison, marcher dans le fumier qu'Antoinette laisse intentionnellement devant la porte... non sans dommage pour ses bottes si bien cirées.

Malgré la bonne odeur de cire qui flotte dans la belle chambre de Bérengère, il doit trouver que les Français sont des gens bien sales.

La troupe restera à Talcy une bonne quinzaine de jours. Cette intrusion a modifié notre mode de vie. Maman ayant dû laisser sa chambre du rez-de-chaussée, doit coucher au premier étage où il n'y a plus de place pour Antoinette. D'autre part, chez les grands-parents Hardillier, on est à l'étroit depuis que le père de Gisèle, démobilisé, est revenu. Il est donc convenu que Gisèle viendra coucher chez Antoinette qui, ainsi, ne sera pas seule. Cela se déroule selon un cérémonial bien particulier. Antoinette continuant à dîner chez nous, la petite fille vient la chercher tous les soirs. Mais il faut traverser la rue et il y a le couvre-feu. La sentinelle chargée de le faire respecter vient donc se poster vers 21h devant notre barrière pour les escorter ensuite jusqu'à la petite maison au fond de la cour de la Kommandantur, où elles s'enferment. Ce n'est que lorsqu'elle a entendu la clé tourner dans la serrure que la sentinelle s'éloigne et reprend sa ronde.

Quant à notre capitaine qui parle un français " petit nègre ", c'est un Saxon, originaire de Dresde. Il est très heureux de rapporter à ses

enfants deux superbes bicyclettes provenant du pillage d'un magasin de cycles de la Rochelle. Son ordonnance, Schnaero, (orthographe phonétique) est d'origine Tchèque. Il veille à tout, prépare les repas de son chef sur un petit réchaud à butane, brosse les vêtements, cire les bottes mais ne sait sans doute pas faire de bon café car c'est ma mère qui doit le faire. Il n'est même pas possible de dire qu'il n'y en a plus, le capitaine le fournit... heureusement car il en boit beaucoup, ce qui le change du breuvage infect qu'est l'ersatz de café de l'armée allemande. Nous vivons dans une perpétuelle odeur de café frais.

Je n'oublierai jamais ce jour où mon oncle Albert Tronçon arrive à la maison. Le capitaine est plongé dans ses cartes étalées sur la table. Il s'étonne de voir un civil :

- Vous, pas mobilisé ?

Mon oncle a 44 ans mais paraît sans doute plus jeune et les Allemands soupçonnent toujours les hommes jeunes d'être des prisonniers évadés.

- Non, dit mon oncle, mais j'ai fait la guerre de 14-18 et vous ?

- Moi aussi...

- Où ?

S'en suivent des noms de lieux que je n'ai pas retenus mais il devient vite évident que ces deux hommes se sont battus dans les mêmes endroits aux mêmes moments. Cela crée une atmosphère curieuse, presque amicale, exclamations, poignées de mains. Nous regardons, abasourdis, le vaincu d'hier devenu le vainqueur d'aujourd'hui et son adversaire qui se congratulent, tout heureux d'avoir l'un et l'autre survécu à l'enfer d'autrefois.

Les occupants sont partis dans la deuxième quinzaine de juillet, un jour où il tombait des cordes. Beaucoup étaient à bicyclette, revêtus de ces vastes imperméables verts si caractéristiques.

Ils disaient que la guerre était " gross malheur" et qu'ils rentreraient chez eux. Peut-être croyaient-ils, comme les prisonniers, que cela ne durerait pas plus de 15 jours ! Ils ont dû rapidement déchanter et nous nous sommes bien souvent demandé si les enfants du capitaine avaient reçu leurs beaux vélos neufs !

Il y a aussi (mais quand ?) la traversée de Talcy par un bataillon de fantassins poussiéreux et manifestement épuisés. Nul ne sait d'où ils viennent ni où ils vont. On les regarde passer en silence et les regards sont hostiles. Soudain ma tante Cécile Tronçon s'en va chercher un seau d'eau fraîche qu'elle pose au bord du trottoir. Les gens la regardent de travers mais elle ne s'en émeut pas " Je ne sais pas où est le mien , dit-elle, (son fils Jacques) mais je voudrais bien qu'on lui donne à boire s'il a soif".

Pour elle, ce ne sont plus des ennemis qui défilent mais des garçons de l'âge de son fils, écrasés de fatigue et qui ne lui inspirent que de la pitié.

Enfin, arrivent à Talcy des S.S. qui ne restent que deux ou trois jours. On sent qu'avec ceux-là mieux vaut ne pas plaisanter... L'officier qui loge chez nous, uniforme impeccable et français parfait, cherche à engager la conversation. C'est ainsi que nous apprenons qu'avant la guerre, il était médecin à Paris, rue de l'Université !

Il nous intrigue beaucoup en ouvrant une élégante petite mallette pour écouter la radio : c'est la première fois que nous voyons un poste à transistors.

Bien que des listes de logements aient été dressées il n'y aura plus ensuite à Talcy de véritables troupes d'occupation, seulement de temps en temps des motocyclistes venant apporter des plis à la mairie et ce sera bien suffisant !



ZONE LIBRE ET ZONE OCCUPEE.

## La ligne de démarcation.

Dès le 25 juin, les Allemands ont partagé la France en deux : la zone occupée comprend 55 % du territoire, le reste constitue la zone libre qu'on appellera plus tard la zone "nono" (non occupée).

On ne va pouvoir désormais franchir cette ligne de démarcation qu'en des passages contrôlés par les Allemands et en produisant un ausweiss (laissez-passer). Ces ausweiss ne sont délivrés qu'en certaines circonstances et il faut, pour les obtenir, entreprendre bon nombre de démarches.

La ligne de démarcation, qui, dans le département, est délimitée par le Cher, avec passage à Saint-Aignan, sera un obstacle à franchir pour tous ceux qui, parce qu'ils étaient motorisés, ont pu gagner des régions éloignées. Il leur faudra justifier de leur domicile en zone occupée, obtenir des autorisations bien longues à venir. Combien ont dû refaire leurs dossiers parce qu'au dernier moment, il manquait le tampon de la Kommandantur ou un autre cachet !

Il n'y a pas en zone libre que des réfugiés ! Il y a tous ceux qui y habitent et qui ne peuvent plus communiquer avec leur famille si celle-ci est en zone occupée.

A l'usage de tous ceux-là, est créée en septembre 1940 la carte interzone ou carte familiale. Elle comporte 13 lignes de formules déjà écrites auxquelles on ne doit rien ajouter. On peut seulement rayer des mentions inutiles.



FRANCE



EXPÉDITEUR

DESTINATAIRE

Madame Noulis R  
17 Rue Guibal  
Marseille  
Bouches-du-Rhône

Madame et Monsieur  
Chambolle  
Calay  
Loire-et-Cher



LA CARTE INTERZONE.

Après avoir complété cette carte strictement réservée à la correspondance d'ordre familial, biffer les indications inutiles. — Ne rien écrire en dehors des lignes.  
**ATTENTION.** — Toute carte dont le libellé ne sera pas uniquement d'ordre familial ne sera pas acheminée et sera probablement détruite.

Marseille le 2 Mars 1941

Nous sommes tous en bonne santé  fatigué   
 légèrement malade  gravement malade  blessé   
 tes nouvelles du 3/1/41 de  prisonnier   
 décédé  sans nouvelles   
de  - La famille de Marseille  va bien   
 besoin de provisions  d'argent   
 nouvelles bonnes  est de retour   
 travaille   en mer   
 à l'école de

Raymond a reçu nouvelles de moi une carte et une lettre. Il a reçu une carte de Maurice je lui fais passer un colis de 5 kilos baisus à toi.  
Affectueuses pensées. Baisers.

Signature  
M. Noulis

Bientôt va se mettre en place tout un réseau de passeurs qui, souvent au péril de leur vie, achemineront clandestinement des lettres ou des paquets et guideront sur les rives du Cher ceux qui veulent gagner la zone libre sans ausweiss.

Parallèlement à cela, l'occupant oblige les Français à adopter l'heure allemande, c'est à dire décalée de deux heures de l'heure solaire. Cette dernière étant infiniment plus pratique, beaucoup de gens la gardent s'obligeant à faire le calcul lorsqu'il s'agit d'aller à la poste ou à la gare. Et l'on prend l'habitude de dire : Il est midi au soleil... ça fait deux heures ! Il est quatre heures 1/2 au soleil, ça fait six heures 1/2 !

## Une occasion perdue.

Un jour d'août 1940, Antoinette et moi, occupées dans la maison, entendons des cris et des jurons dans la cour. Nous sortons pour voir ce qui se passe.

Paul, le prisonnier, tient le cheval par la bride pour l'atteler mais ce n'est pas la bête qui a reculé dans les limons, c'est lui et il n'arrive pas à se dépêtrer de cette situation, face à un cheval qui ne bouge pas d'un pouce. S'en suit donc tout un chapelet de jurons, prononcés avec l'accent ch'timi de Paul... S'en suivent aussi nos fous-rires dont heureusement le pauvre garçon ne se vexe pas. Il faut qu'Antoinette intervienne pour le débarrasser de cette "vieille carne", cette "charogne" dont il a manifestement peur.

Paul est un prisonnier français récemment envoyé avec quatre camarades du camp d'Orléans " pour aider à assurer les récoltes dans de bonnes conditions ".

En effet, le 20 juillet, est arrivée à la mairie de Talcy une circulaire de la préfecture : l'autorité militaire allemande met à disposition des exploitants des soldats français "agriculteurs de profession". L'employeur devra les loger, les nourrir, leur salaire sera fixé ultérieurement.

Une demande est faite pour 5 hommes. Le 29 juillet le maire est informé par la Direction des Services Agricoles que cette demande est arrivée trop tard pour être satisfaite au premier convoi. Il faut attendre le second dont la date n'est pas fixée.

C'est le 9 août que les cinq garçons débarquent à Talcy. En fait d'agriculteurs, ils sont tous les cinq mineurs de fond et originaires du Pas-de-Calais.

Trois sont affectés à la Motte, un chez Madeleine Thomas, un chez Antoinette Hardillier. S'ils ne connaissent rien à la culture, ils débordent de bonne volonté et puis c'est toujours mieux d'être aux champs que d'être au camp, même quand on ne sait pas mener les chevaux et que cela vaut quelquefois des mésaventures dans l'apprentissage de ce nouveau métier.

Ces prisonniers en liberté surveillée sont tenus de se présenter à la mairie le lundi et le jeudi à 17h30 heure allemande et d'y rester une demi-heure, probablement en cas d'un contrôle militaire.

L'ordre est ponctuellement exécuté et il reste en mairie la feuille de présence qu'ils signent tous les cinq à chaque passage.

Dans certaines communes, d'autres prisonniers ont dû mettre leur situation à profit car le 15 septembre, un télégramme du préfet informe le maire qu'il convient de prendre toutes dispositions nécessaires pour empêcher de nouvelles évasions, comprendre et faire comprendre la gravité d'une éventuelle situation.

Le 18 septembre, sans doute à la suite de récidives, nouveau télégramme enjoignant de rassembler les prisonniers avec leurs paquetages devant le château. Quelques vivres rassemblés à la hâte, et aussi quelques vêtements indispensables sont ajoutés à leurs maigres bagages presque malgré eux car ils répètent que bientôt ils seront à Lens à Noeux-les-Mines ou à Bruay-en-Artois et qu'ils n'ont besoin de rien.

Les voilà donc rentrés au camp d'où ils repartiront bientôt pour l'Allemagne.

Les cinq semaines passées à Talcly ont valu à chacun un pécule de 310 F qui sera envoyé à la fin de l'année 1940 à leurs familles.

Plusieurs fois, on leur avait offert de les emmener au bord du Cher pour qu'ils gagnent la zone libre. Ils ont toujours refusé, perdant ainsi l'occasion de recouvrer la liberté mais s'ils avaient accepté, il est probable que les habitants de Talcly auraient été exposés à de sévères représailles,

car le commandant du camp n'était pas d'humeur à plaisanter. En effet, le télégramme du 18 se terminait ainsi : " Tout prisonnier cherchant à s'évader sera abattu immédiatement " .

REVENIR FRANÇAISE. TÉLÉGRAMME. POSTES, TÉLÉGRAPHES ET TÉLÉPHONES.

NUMÉRO DE SERVICE.

*M. de Mare de Cauf*



Timbre  
à  
date

Le facteur doit délivrer un récépissé à souche lorsqu'il est chargé de recourir une liste.

L'Émit n'est soumis à aucune fee.

Indications de serv

ORIGINE	NUMÉRO.	NOMBRES DE MOTS.	DATE.	ACCOMPLIÉS OR DANNÉ.	MENTIONS DE SERVICE.
<i>Marcheurs</i>					

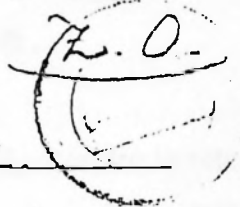
*De la part du chef de goumiers.*

*Prenez a d. de Mare de Cauf de souche par tout les  
marcheurs de la commune avec leur armes, et  
qu'ils, doivent la faire par  
Casse de l'autorité, à l'heure de  
tout. Prisonniers cherchant à s'évader sera abattu  
immédiatement.*

# Kriegsgefangenenpost

Correspondance des prisonniers de guerre

B.



An Madame Koulis  
-A.

Empfangsort:  
Lieu de destination

La Palce

Straße:  
Rue

..

Kreis:  
Arrondissement

"

Gebührenfrei! Franc de port!

Landesteil:  
Dépt.

(Loire-et-Cher)  
France

Kriegsgefangenenlager

M.-Stammlager XII F

Datum: le 7/11/43

Camp des prisonniers Cherbourg

N° 1146/B.

Date

Merci de la carte de Simone et de celle de Martha reçues  
cette semaine - Merci pour les bonnes nouvelles. Tout  
va bien la santé est toujours bonne. Nous avons  
toujours bon espoir et confiance. Nous voyons  
nos amis de temps à autre même pendant la  
journée. J'ai reçu ce matin deux lettres de  
Mado. Bons baisers à tous sans oublier personne  
Raymond

## Une si longue absence.

Dès la signature de l'armistice, on se met à attendre le retour des hommes. Dans la pagaille de ces dernières semaines, nul ne sait où ils sont. Les uns, comme Roland Bourgoïn et Albert Rétif, vont rentrer rapidement. D'autres, comme Julien Goussay descendu à vélo du Havre à Montpellier et Michel Grillon parti de Belfort en camion jusqu'à Montpellier également, seront bloqués en zone libre pendant plusieurs semaines. On reste sans nouvelles de ces soldats réfugiés dans le Midi à moins qu'ils ne parviennent à faire passer une lettre. En effet, le courrier est interrompu entre les deux zones et ne reprendra qu'en septembre avec la carte familiale.

A mesure que les jours passent et que les hommes reviennent on craint de plus en plus que les retardataires ne soient prisonniers.

Il y en a plus d'un million et demi souvent internés dans des camps provisoires en France avant d'être transférés en Allemagne dans les stalags (stammlager : camp pour hommes de troupe), 56 stalags dont les baraquement se dressent dans un camp entouré de barbelés et surveillé par des miradors et des projecteurs.

Certains prisonniers donnent rapidement signe de vie : ainsi Camille Villette, parqué dans l'hospice de Beaugency où est installé depuis le 27 juin un camp de 800 hommes. Apercevant sur la route Lucien Gentils de Séris, il l'appelle et lui demande d'aller prévenir sa famille à Talcy. Le camp est étroitement surveillé, impossible de s'évader et d'ailleurs pourquoi, puisque les Allemands promettent que dans quinze jours tout le monde sera rentré chez soi. En fait... fin juillet, Camille Villette se retrouvera en Prusse Orientale !

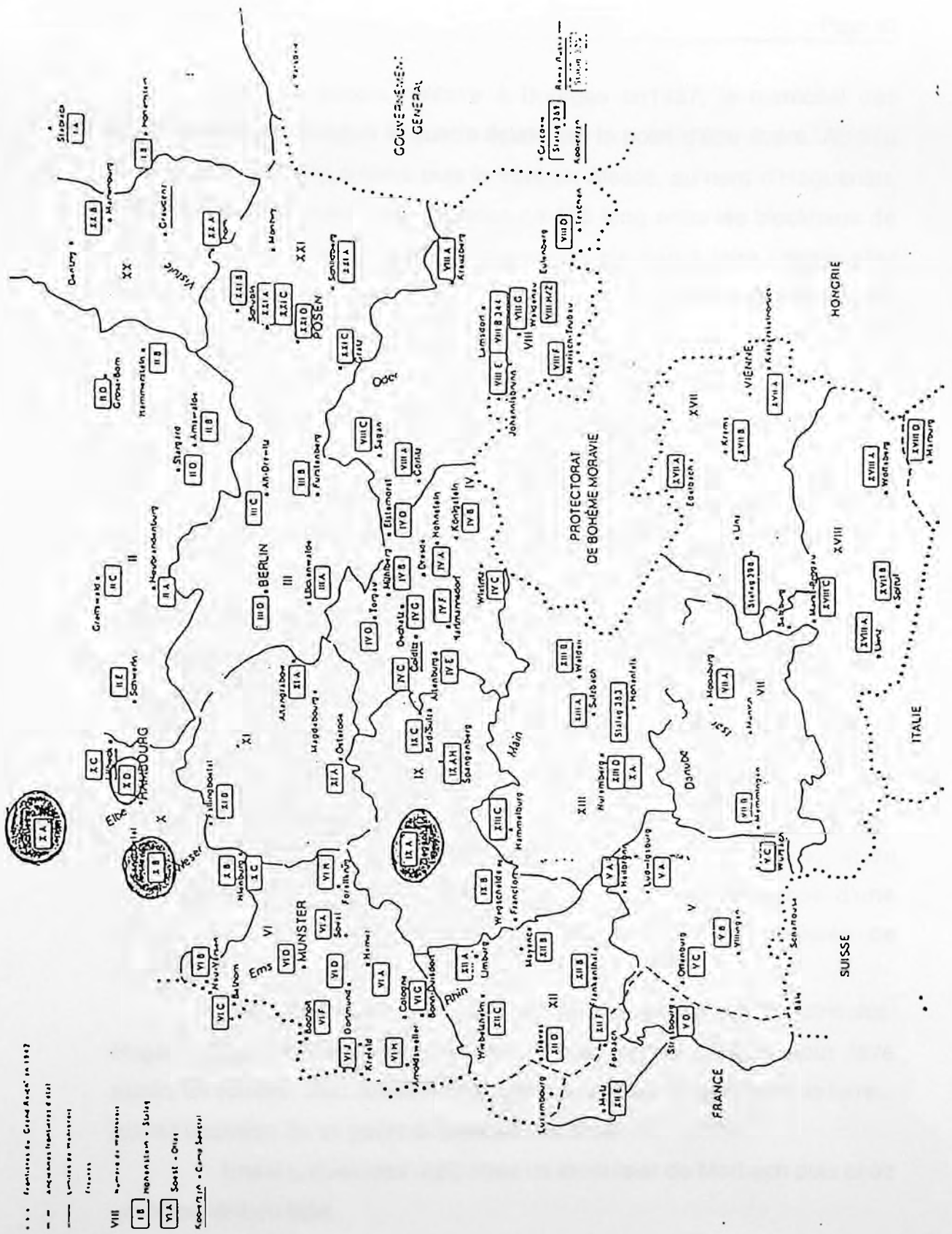
René Hardillier, à Amiens peu avant l'armistice, est fait prisonnier le 16 juin. Il est amené au stade US Metro de la Croix de Berny, à Antony. Un stade assez vaste pour contenir plusieurs milliers d'hommes mais les conditions de vie et d'hygiène sont difficiles. Là aussi, impossible de s'évader. Combien, essayant d'escalader les murs d'enceinte, ont été descendu à la mitrailleuse ! Lui aussi peut prévenir sa famille car les Antoniens ramassent les lettres que les soldats jettent par dessus le mur et les mettent à la poste. Ils apportent au camp du ravitaillement autant qu'ils le peuvent, les familles prévenues également. Mais, début septembre, chaque homme reçoit une boule de pain, une boîte de sardines et quatre raies de chocolat pour trois jours de route. En réalité le voyage durera cinq jours dans un wagon "40 hommes, 8chevaux en long" avant de se retrouver en Saxe au Stalag IV où deux gardiens parlent un excellent français et pour cause. L'un a été 24 ans chef de rayon à la Samaritaine, l'autre était dentiste à Royan. Encore la cinquième Colonne ??

Henri Breton de Morée a plus de chance. Sa mère, apprenant qu'il est prisonnier à Meaux, n'hésite pas à aller demander au commandant du camp de le laisser partir. Elle le ramène comme permissionnaire agricole. A ce titre, il signera pendant plusieurs semaines un papier à la mairie et finalement ne repartira pas.

On reste sans nouvelles de certains autres et ce silence est terrible. Le Centre National d'information des Prisonniers de Guerre envoie des fascicules de listes alphabétiques (il y en a 98 à la mairie). Il faut de multiples contacts avec la Croix Rouge. Quel soulagement quand on obtient enfin un renseignement ! Ce n'est que le 8 décembre qu'on reçoit la première carte de Raymond Noulin.

Finalement, il y aura quatorze prisonniers dans la commune (le quinzième, Joseph Moisan, étant inscrit en Bretagne où vit sa famille). De tous, il est bien certain que celui qui a connu la captivité la plus mouvementée est Roger Laroche.





- • • Frontières de l'Empire Allemand en 1937
- - - Frontières territoriales d'Etat
- Limite des mandats
- ..... Frontiers
- VIII Mandats allemands
- IX Mandats de la Suède
- XI Soudan - Oubé
- — — — — Colonies - Camps de concentration

EMPLACEMENT DES CAMPS EN ALLEMAGNE.

Parti au service militaire à Bourges en 1937, le maréchal des logis Laroche est, lorsque la guerre éclate sur le point d'être libéré. Au lieu de cela, direction Angoulême puis le front en Alsace, au nord d'Haguenau, avec mission de surveiller les batteries de 155 long entre les blockhaus de la ligne Maginot. C'est la drôle de guerre, on n'a rien à faire ; sinon aller faire un tour avec une voiture de réquisition et rendre visite aux copains de Talcy qui sont dans le même secteur.

En mai, ordre de décrocher, descente dans les Vosges avec pour seules armes un fusil mitrailleur toujours enrayé et deux vieux revolvers espagnols.

Les hommes sont dans les bois, autour de la roulante quand surgissent deux motos allemandes. Inutile de résister. Les prisonniers sont emmenés dans les locaux de la Cristallerie de Baccarat, camp improvisé et surveillé par des Allemands nerveux et méfiants qui tirent dans le tas à la moindre alerte. A la suite d'un cauchemar un peu trop bruyant, trois ou quatre prisonniers sont tués.

Puis départ pour l'Allemagne via Longwy et Arlon (où les Belges apportent quantité de vivres). Arrivée à Trèves : on couche à la belle étoile, enroulé dans la capote et la couverture en attendant que soient montées les baraques dans lesquelles on continuera de coucher par terre... et de mourir de faim. La soupe est claire comme de l'eau, accompagnée d'une tartine de pain noir, d'un morceau de margarine et d'une cuillerée de confiture.

Les prisonniers sont tondu, photographiés et immatriculés. Roger Laroche est longtemps inoccupé avant d'être désigné pour faire partie, fin octobre, d'un Arbeit-Kommando. Arrachage de pommes de terre... bonne occasion de se gaver de patates bouillies.

Ensuite, quelques mois chez un menuisier de Morbach puis chez un négociant en bois.

Avec un copain, ils préparent soigneusement leur évasion : (provisions, boussole, carte) prenant la précaution de marcher dans l'eau du ruisseau pour égarer les chiens car dans cette région frontalière la chasse au prisonnier est très au point.

Hélas, un violent orage transperce les deux hommes. Trahis par le feu qu'ils ont allumé pour se sécher, ils sont repris par des chasseurs et envoyés du côté de Coblenz où ils feront des travaux de déchargement puis de pose de canalisations.

En 1942, autre tentative d'évasion. Les barbelés ayant été coupés, les gardiens procèdent à la fouille : Roger a encore la pince dans sa poche !

En janvier 1943, embarquement pour le camp de représailles de Rawa-Ruska, au fin fond de la Pologne. Il fait - 20°. Le convoi mettra dix jours pour arriver à Lemberg (nom allemand de Lvov) où a été transféré le camp. Dans les wagons, peu à manger mais surtout rien à boire. On ne peut que sucer les rivets d'assemblage qui sont couverts de glace mais les lèvres y restent collées.

A l'arrivée à la Citadelle de Lemberg, ancienne caserne de uhlans polonais, "des gars sortaient des cuisines avec des grandes jarres de thé fait avec des pointes de sapin. Je me suis mis à genoux et j'ai bu, j'ai bu...comme un cheval !"

Certains bâtiments n'ont plus ni portes ni fenêtres. Il y a des poêles mais pas de feu. Il fait - 25°. Les représailles vont bon train : "A 1h du matin, tout le monde en bas pour l'exercice et on passe le reste de la nuit dans la cour avec une couverture sur le dos".

Le séjour au Stalag 325 durera 10 mois que Roger Laroche parvient à rendre moins difficiles en se faisant nommer interprète, coupant ainsi aux corvées mais pas à la faim.

Fin 1943, les Russes approchent. Les sous-officiers du camp sont alors évacués sur Berlin.

C'est le Stalag III D, encore la faim et en plus les bombardements, en particulier celui du 18 novembre où "descendu à l'abri en pleine nuit, on en remonte comme en plein jour car tout Spandau n'est qu'un rideau de feu".

Puis ce sera la libération par les Russes, le passage en zone américaine et le retour en train sur Paris où Roger Laroche arrive le 31 mai 1945. Malheureusement, sa musette s'étant renversée en cours de route, son petit carnet de notes a été perdu...

Parti à plus de 1600 km de Talcy, il avait été absent de chez lui pendant 8 ans.

Une si longue absence pour quatorze prisonniers mais pour Louis Hardillier et Marcel Lutz, elle sera définitive.

En 1935, Louis part au service militaire dans l'Est mais, ajourné pour raison de santé, il rentre au bout de quelques semaines et repartira en 1937 pour Orléans cette fois. Il n'a pas encore terminé son service à la déclaration de guerre. C'est difficile d'être mobilisé à 30 km de chez soi quand on a 25 ans, qu'on est célibataire et que les autres, mariés et pères de famille, sont sur le front. Cependant, il pressent que cela finira mal. "Tu vois, dit-il à un copain, je ne suis pas là-haut . Mais quand ça se gâtera, on nous enverra boucher les trous et on se fera casser la figure".

Ainsi se déroulent les événements. Le régiment quitte Orléans le 15 avril et le 14 mai, Louis tombe à Chémery dans les Ardennes. Dans sa dernière lettre datée du 2 mai, il écrit que le secteur est très calme et que s'il savait l'adresse de Marcel Lutz qui est dans les environs, il irait bien le voir. Bien qu'un camarade ait laissé entendre qu'on ne le reverrait pas, la famille a longtemps espéré son retour. Il faudra des mois avant que sa mère ne soit avertie de son décès. Un service à sa mémoire est célébré le 27 février 1941 en l'église de Talcy.

Par une extraordinaire coïncidence, c'est le même jour que Marcel Lutz, 33 ans, tombe à Bulson, à moins de 5 km de Chémery. Lui, aussi, avait un pressentiment. Roger Laroche, rejoignant son unité à la déclaration de guerre, avait pris le train avec lui. En le quittant, Marcel Lutz avait dit "Roger, tu ne me reverras pas, je ne reviendrai pas"

Talcy n'a pas oublié "ceux que le printemps dans ses plis a gardés" Ils sont inhumés l'un et l'autre dans le cimetière aux côtés de leurs aînés de 1914-18 morts pour la France.

## L'entrée du Tunnel.

L'occupation, à Talcy, on connaît. Tout le monde a entendu parler de celle des Prussiens en 1870 par les grands-parents qui, eux-mêmes, avaient entendu raconter l'occupation de 1815.

En 1815, après la défaite de Waterloo, l'abdication de Napoléon et la capitulation de Paris sont suivies de l'invasion d'une grande partie de la France par un million de soldats de la coalition.

Les Prussiens déclaraient qu'ils ne quitteraient la France "qu'elle ne fût comme si le feu du ciel y avait passé". Dans la région, ils ont tenu parole !

L'occupation prussienne durant deux mois de tout un secteur dont Sérès était le centre a laissé ce secteur complètement exsangue. Il a fallu fournir aux officiers sous-officiers et soldats pain, vin, eau de vie, viande, tabac, fromage, bois et chandelle (sans compter avoine, foin et paille pour les chevaux) dans de telles proportions qu'au départ des troupes étrangers le pays est totalement ruiné. Au château de Talcy, les Prussiens se sont régalés avec les pigeonneaux dont ils n'ont pas laissé un seul.

Cinquante ans plus tard, les baux précisent encore que les preneurs "s'engagent à ne pas prétendre à aucune diminution de fermage pour cause d'invasion" : c'est à dire si les deux mois d'occupation de 1815 ont laissé de cuisants souvenirs !

En 1870, l'occupation durera environ trois mois pendant lesquels il faudra fournir par jour 700 g de viande, un demi-litre de vin, 1 kg de pain, 100 g de beurre à chaque soldat sans compter café et sucre. Il faudra aussi 6 kg d'avoine, 3 kg de foin et 3 kg de paille par cheval.

La liste des dommages dressés par la commune de Talcy fait état de 63 287 F de pertes subis par les habitants. Ont-ils été indemnisés ?

En 1940, personne n'a l'idée d'imaginer une occupation de quatre ans au cours desquels les réquisitions succéderont aux réquisitions pendant que les restrictions deviendront de plus en plus draconiennes.

Jusqu'à la débâcle, ces dernières se sont bornées à une limitation de la consommation d'essence.

Depuis le mois de mars, on n'a plus le droit qu'à 750 g de sucre par personne et par mois... mais, dès juillet 1940, le système se met en place et un nouveau poste est créé à la mairie de Talcy, celui de secrétaire adjoint, chargé d'établir les cartes d'alimentation. Il est confié à Alcina Gendrot, jusque-là régisseur des allocations aux réfugiés.

Certaines restrictions alimentaires ne touchent guère la population de Talcy qui pourra toujours se procurer lait, oeufs, poulets et lapins. Mais il y a toutes les autres : café, sucre, huile etc...

Les restrictions vestimentaires menacent. Retour d'exode, on se dépêche d'aller à vélo acheter chez Sirou à Marchenoir ou chez Serre à Lussay de quoi faire blouses, tabliers, chemises de travail avant que les stocks ne s'épuisent. On se croit paré avec quelques métrages d'avance mais les réserves seront épuisées bien avant la fin de l'occupation. Il faudra se mettre à retailer, transformer, teindre les vêtements. Plus une pelote de laine dans les boutiques ; on détricotera, reticotera pour faire un pull neuf avec deux vieux... Quant aux chaussures, pas d'autres solutions que de s'habituer aux inconfortables semelles de bois.

Le tabac est distribué tous les dix jours ; on appelle cela "toucher sa décade". Paquets de gris et gauloises sont une monnaie d'échange très courue surtout pour les familles de prisonniers car la vie tourne autour des colis des prisonniers, pas faciles à remplir en ces temps de pénurie.

COMPOSITION DU COMITÉ A LA DATE DU 28-12-43

NOM ET PRÉNOMS	ADRESSE	FONCTION AU COMITÉ	QUALITÉ (1)
LEMAIRE LOUIS	TALCY	PRESIDENT	
BOURGOIN ROLAND	id	VICE-PRESIDENT	
IMBOISE MARCEL	id	SECRETARE	
BEROUX CAMILLE	id	MEMBRE	
PERLY JOSEPH	id	id	
NOUVELLEMY RENE	id	id	
FERRIER GEORGES	id	id	
HAN RENCOIS KLEBER	id	id	
MARQUEU FERNAND	id	id	
ARDILLIER RENE	id	id	
MONQUEU ROGER	id	id	

(1) - Indiquer dans cette colonne si le membre du Comité Local dont il s'agit est un prisonnier rapatrié ou s'il fait partie par ailleurs d'un groupement à caractère d'aide sociale tel que : Croix-Rouge Française, Secours National, Groupement d'Anciens Combattants, Centre d'Aide de Prisonniers Rapatriés, etc., etc....

Imp. Bauving-Lelièvre, 25, Rue Ternier, XIII<sup>e</sup> - C. O. L. 01.4150

Le Comité d'Assistance aux Prisonniers de Guerre est créé le 1er mars 1941.



Hier abtrennen

Détacher le long du pointillé

**Kriegsgefangenen sendung**  
 Envoi aux prisonniers de guerre

An den Kriegsgefangenen

Au prisonnier

*Maréchal des Logis*

**LAROCHE ROGER**

Absender:  
Expéditeur:

Vor- und Zuname:  
Nom et prénom

*Sauchois R.*

Ort: *Bulay.*  
Lieu

Straße:  
Rue

Kreis: *Blois*  
Département

*(L.-et.-C.)*

Gefangenennummer:  
No. du prisonnier

*13.849*

Lager-Bezeichnung:  
Nom du camp

**M.-Stammlager III D**

*Akdo 718*

**Deutschland (Allemagne)**

Hier abtrennen

Détacher le long du pointillé

Mettez un double de l'adresse à l'intérieur du colis!

**Instructions concernant l'expédition et l'emballage  
des colis postaux.**

Les colis postaux et les petits paquets ne seront distribués pourvu qu'ils soient munis de cette adresse imprimée. Tous les paquets dont l'adresse n'a pas été collée sur l'emballage ne parviendront pas et le contenu sera distribué aux autres prisonniers de guerre.

L'emballage doit être solide et résistant, autrement le colis se défait et son contenu se perd.

A Talcy, il faut attendre mars 1941 pour qu'un Comité d'Assistance aux Prisonniers de Guerre soit constitué. Une fois par mois, un dimanche après-midi, les femmes et les mères des prisonniers se réunissent à la mairie pour faire un colis dans lequel entrent des denrées fournies par le Comité Départemental : pâté, biscuits, chocolats, sucre, sardines, pain d'épice, pâtes, café, tabac, savon etc... Il faut aller les chercher au début à Blois , ensuite à Mer et c'est généralement le travail d'Odette Silly et Antoinette Hardillier qui accrochent une remorque à leur vélo.

Toutes les marchandises sont fournies moyennant finances. Pour trouver de l'argent, on a recours aux dons, aux loteries, aux quêtes faites lors des rares mariages, aux bénéfices des petites fêtes organisées par la commune ou par la paroisse.

Les colis ne peuvent être acheminés que munis d'une étiquette envoyée par le prisonnier lui-même.

On peut, heureusement, en adresser plus d'un par mois... si on dispose de plusieurs étiquettes. Les femmes font des conserves de pâté, de rillettes, de poulet dans des boîtes en fer-blanc qu'elles portent à souder chez Père Louis, le chaudronnier car on ne peut évidemment pas envoyer de bocaux.

Les colis parviennent en général à leur destinataire non sans avoir été visités, fouillés de toute part à l'arrivée. Parfois, il y manque quelque chose...

Depuis juin 1940, l'essence devenue rarissime est distribuée au compte-gouttes par les occupants qui délivrent très peu de permis de circuler, souvent réservés aux médecins.

Sans "ausweiss", on ne peut donc que rouler à vélo à moins de ressortir la tapissière ou le cabriolet d'autrefois. Pneus et chambres à air seront souvent proposés en échange des oeufs, lapins, beurre par les gens des villes venant au ravitaillement à bicyclette, bien entendu !

VICE DU RAVITAILLEMENT SERVICE DU RAVITAILLEMENT

DÉPARTEMENT

de Loire et Cher

Modèle n° 1  
de  
l'Instr. ministérielle  
du 3 sept. 1900

BULLETIN  
DE CHARGEMENT OU DE CONDUITE

COMMUNE de Lealcy

Nom et prénoms  
du convoyeur.

Goussay Julien

TALON rempli au centre de réception seulement.

Vie 87, n° 11849

NOMS et PRÉNOMS des propriétaires.	DENRÉES BESTIAUX ET RÉCÉPIENTS reçus.		SOMMES revenant AUX PROPRIÉTAIRES qui ont signé la procuration collective.		EMARGEMENT des SIGNATAIRES de la procuration collective au moment de la remise des fonds par le chef de convoi.
	Nature.	Quantités	Partielles	Totales.	
1	2	3	4	5	6
Goussay Julien	riche	559	<sup>244<sup>0</sup></sup> —	2459.60	<i>Goussay</i>
Killelle Conault	d'	638	<sup>50<sup>0</sup></sup> —	3190.	<i>Killelle</i>
Bretton <sup>René</sup> Conault	d'	639	<sup>46<sup>0</sup></sup> —	2939.40	<i>Bretton</i>
Bigotheau Louis	d'	522	<sup>41<sup>0</sup></sup> —	2505.60	<i>Bigotheau</i>
Bretton Ruben Neuv	d'	635	<sup>43<sup>0</sup></sup> —	2730.50	<i>Bretton</i>
Silly René	d'	541	<sup>42<sup>0</sup></sup> —	2272.20	<i>Silly</i>
Courmou guesy	d'	639	<sup>47<sup>0</sup></sup> —	3003.30	<i>Courmou</i>
			4173 <sup>00</sup>	10100.60	

# BULLETIN

## DE CHARGEMENT OU DE CONDUITE

COMMUNE de Talcy

Nom  
et prénoms  
du convoyeur

Nouvelon Rémy

Talon rempli au centro de réception seulement

NOMS ET PRÉNOMS des propriétaires	DENRÉES BESTIAUX ET RÉCIPIENTS reçus		SOMMES REVENANT aux propriétaires qui ont signé la procuration collective		ÉMARGEMENT des SIGNATAIRES de la procuration collective au moment de la remise des fonds par le chef de convoi
	Nature 2	Quantités (1) 3	Partielles 4	Totales 5	
Bury Rémy	foin artificiel	4 <sup>x</sup> 04	63	448.58	Bury
Bretou Maurice	v. v	6 <sup>x</sup> 11	63	387.93	Bretou
Bretou Kaoul	v. naturel	5 <sup>x</sup> 15	58	298.70	Talcy
Champoux Kléber	v. artificiel	2 <sup>x</sup> 85	33	199.55	Champoux
Goussay Julien	v. naturel	7 <sup>x</sup> 11	58	412.38	Goussay
Leroux Dubruil	v. artificiel	7 <sup>x</sup> 10	58	447.30	Leroux
Leroux Pierre	v. v	10 <sup>x</sup> 36	63	652.68	Leroux
v. v	v. naturel	5 <sup>x</sup> 27	58	305.66	
Mestivier Camille	v. artificiel	3 <sup>x</sup> 61	63	227.43	Mestivier
v. v	v. naturel	1 <sup>x</sup> 75	58	101.50	
Mestivier Henri	v. v	6 <sup>x</sup> 49	58	376.48	Mestivier
Bigotteau Louis	v. artificiel	3 <sup>x</sup> 14	63	197.23	Bigotteau
Leroux Louisa	v. naturel	6 <sup>x</sup> 16	58	357.28	Leroux
Terrier Georges	v. v	8 <sup>x</sup> 85	58	478.50	Terrier
Bretou Louis	v. artificiel	10 <sup>x</sup> 38	63	653.94	Bretou
Longuey Fernand	v. naturel	16 <sup>x</sup> 05	58	930.90	Longuey
Nouvelon Rémy	v. v	21 <sup>x</sup> 69	58	1258.02	Nouvelon
		128 <sup>x</sup> 51		7706.53	

Les enfants du catéchisme prennent de nouvelles habitudes : à la sortie de l'école, Monsieur le Curé les réunit à l'église pour réciter une dizaine de chapelet à l'intention des prisonniers; quant à Mélie Jallon, 88 ans, et Madeleine Rousseau, 89 ans, elles font voeu de se réunir tous les soirs pour réciter ensemble leur chapelet jusqu'au retour de "tous les prisonniers de Talcy". Elles tiendront parole mais hélas, n'auront pas la joie de les voir revenir, l'une meurt en mai 1944, l'autre un mois plus tard.

Les autorités d'occupation ont fait dresser une liste des possibilités de cantonnement dans la commune, mais après l'été 1940, leur troupes n'y viendront jamais.

En revanche, que de réquisitions !

Celles des vaches désignées arbitrairement par le responsable des réquisitions du bétail qui rentre dans l'étable et désigne telle ou telle bête. On ne discute pas... Il n'y a plus qu'à s'exécuter et conduire la vache à l'abattoir de Mer.

Celles du grain et de la paille acheminés en longs convois vers la gare de Mer, sous la conduite d'un responsable de la commune. Les sacs de 50 kg sont vérifiés puis chargés directement dans les wagons de marchandises dont la destination est facile à deviner

Quant aux chevaux, les officiers allemands viennent eux-mêmes les passer en revue avant de faire leur choix.

Restrictions, privations, réquisitions ne feront que croître au fil des jours et il faudra de longs mois pour apercevoir la sortie du tunnel.

En 1940, on vient seulement d'y entrer.

# Un art actuel, le système D

En ces temps troublés de l'Occupation, il est devenu difficile, voire impossible, de se procurer les denrées de base. Que ce soit dans les domaines alimentaire, vestimentaire ou sanitaire (pour ne parler que de ceux-là), les Français doivent faire appel à un art, qu'ils pratiquent il est vrai avec zèle : le système D... On se met donc un peu partout à fabriquer des choses qui n'en sont pas mais qui y ressemblent en récupérant tout ce qui peut l'être ou en inventant de nouveaux modes de fabrication... Le royaume de l'ersatz en quelque sorte...

## Des chaussures à semelles de bois...

Le caoutchouc est rare, le cuir plus encore... Les chaussures ont pratiquement disparu des commerces et, à moins d'être facteur, il est difficile de s'en procurer. Alors on en fabrique. Avec du tissu (pour la partie supérieure) et du bois, parfois de l'aggloméré de liège... Mais le bois manque un peu de souplesse. C'est pourquoi, inventé les semelles articulées qui rendent un peu du confort perdu...

(Photo Keystone)



## Mode : visez les transformations

Avec les rationnements du tissu, la quasi-disparition de la laine et du cuir, difficile de rester coquette... sauf à employer quelques « trucs » ingénieux.

- Les robes. - Celles des années passées rajeunies d'un col de dentelle, retailées, transformées avec le tissu d'une autre d'où l'on prélèvera un empiècement, une poche surpiquée dans des tons tranchés ou de la même gamme.

Pensez aussi à utiliser le tissu des doubles rideaux ou celui des dessus-de-lit qui feront de merveilleux tailleurs.

- Les jupes. - Courtes, économes de tissu obligeant, larges ou étroites, confectionnées dans les meilleurs morceaux des robes usagées, les pantalons de ces messieurs dont les jambes (celles des pantalons, pas des messieurs !) font de magnifiques jupes droites

- Un manteau peut devenir jaquette, puis gilet, puis boléro.

- Détricotiez pull-over et chaussettes pour les... retricoler après avoir lavé la laine pour la détordre et composez un modèle multicolore que vous porterez sur une jupe ou une robe sombre.

- Pensez à retourner les tissus dès qu'ils sont un peu passés ou lustrés, l'envers, lui, est comme neuf.

- Teignez les vêtements clairs. D'abord en rouge ou grenat, puis l'année suivante en marine...

### o PENSEZ-Y...

- Des vêtements doublés avec des feuilles de journaux préserveront du froid.

- La moquette fait d'excellentes semelles.

(Doc. Lapi-Roger-Viollet)

L'élégance, pour ne pas s'avouer vaincu...



*Pour faire du savon  
1seau de feuilles de lierre  
5 litres d'eau  
Faire bouillir pendant 2 heures. Filtrer  
Ajouter un demi-jaque de lessive  
et un demi-papier de savon râpé  
Faire réduire de moitié puis  
couler dans des moules.*

Pour le savon, on pouvait aussi faire un mélange de suif, soude caustique, cristaux de soude et résine.

## SOMMAIRE

SEPTEMBRE 1939.....	3
TALCY S'INSTALLE DANS LA GUERRE.....	7
UN PROJET INATTENDU.....	10
MAI QUI FUT SANS NUAGE ET JUIN POIGNARDE.....	12
LE CHIEN DU MARECHAL.....	18
EXODE EN DEUX TEMPS.....	20
UN TRAGIQUE EPISODE.....	27
L'ODYSSEE DES MOTORISES.....	31
CEUX QUI SONT RESTES.....	35
LE DRAPEAU A CROIX GAMMEE FLOTTE A TALCY.....	38
LA LIGNE DE DEMARCATION.....	43
UNE OCCASION PERDUE.....	45
UNE SI LONGUE ABSENCE.....	48
L'ENTREE DU TUNNEL.....	54